

Le Chien
de
Broronia

Le Chien de Broronia

Pièce en quatre Enigmes

Personnages :

- Yannis, gardien du dépôt de Brauron.
- Phylé.
- Akritas Mikakis, berger.
- Les touristes :
 - Gloria, touriste anglaise.
 - Juliet, touriste anglaise.
 - Ryan, touriste irlandais.
 - Paco, touriste espagnol.

L'action se déroule à Brauron, de nos jours, non loin du site antique sur une esplanade devant le dépôt lapidaire à coté d'une pergola ornée d'un jasmin. A chaque énigme Phylé portera une robe identique mais de couleur différente : noire pour l'Enigme du chien, blanche pour l'Enigme du Temps, rouge pour l'Enigme du Rêve. Un accompagnement musical est nécessaire entre les énigmes et dans l'Enigme du Rêve.

L'Enigme du chien.

Nous sommes en fin de journée ; Yannis s'apprête à fermer la porte du dépôt au moyen d'un énorme cadenas rouillé. Il contemple les alentours sans un mot, goûtant la paix du soir au milieu de la petite place.

Yannis : Voici le moment que je préfère : le soir qui vient à pas comptés. La journée s'est consumée en mille petites tâches plus insignifiantes les unes que les autres puis l'heure sonne de s'en aller. On le fait à regret, parfois. Mais on pense que le lendemain sera là pour accomplir ce que l'on n'a pas achevé et l'on se dit accorde-moi cela que je n'ai su finir...

Akritas : (entrant en scène) Tu parles tout seul maintenant ? Salut à toi, zélé fonctionnaire !

Yannis : Je t'ai déjà dit de ne point me nommer ainsi.

Akritas : C'est pourtant la vérité. Tu n'es donc employé de l'État ?

Yannis : Je le suis en effet .

Akritas : Et un employé de l'État est un fonctionnaire que je sache. De plus, te connaissant quelque peu, je sais que ton métier te tient à coeur.

Yannis : Bien sûr.

Akritas : Donc tu es zélé ; un zélé fonctionnaire. Ceci n'a rien d'infamant.

Yannis : Dans ta bouche cela sonne de manière narquoise.

Akritas : Que veux-tu, je suis un pauvre berger ; un conducteur de chèvres ; en tant que tel je n'ai que la Nature pour guide et patron.

Yannis : Plains-toi ! Tu n'as ni Dieu ni Maître.

Akritas : Certes mais quand je ne travaille point, je ne mange point. Tout comme en les temps antiques.

Yannis : Au moins as-tu cette liberté. Toi, tes animaux ainsi que ton chien. Au fait, où est-il ? Où est ton Loukis ?

Akritas : Ne m'en parle pas ! Il est amoureux, je crois. A son âge il devrait se calmer ! Mais non, Monseigneur s'est entiché d'une jeunesse qui vit chez la veuve Euphrossinia ; dès qu'il en a l'occasion, il va faire sa cour en me laissant seul avec les bêtes. Enfin, ceci me donne l'opportunité de voir souvent la Euphrossinia et de goûter ses sucreries.

Yannis : (riant) Le chien et le maître joignent utile et agréable à ce que je vois !

Akritas : Ne t'emballer pas si vite, veux-tu ! J'ai bien peur qu' Euphrossinia n'aie des vues sur moi.

Yannis : Elle possède quelque bien à ce que l'on dit. Ce serait l'occasion de te ranger, de ne plus crever de chaud en été et de geler l'hiver au milieu de tes chèvres.

Akritas : J'y ai pensé.

Yannis : Et bien.

Akritas : Pas question !

Yannis : (hilare) Pourquoi donc ? As-tu peur de te faire passer la corde au cou ?

Akritas : Je sais ce que tu vas me dire : un bon feu le soir, le repas tout prêt, le regard tendre d'une femme ...

Yannis : Entre autres ...

Akritas : Pas question dis-je. Elle a déjà eu deux maris qu'elle a tués sous elle ; je n'ai pas envie d'être le troisième. A ce compte pourquoi toi-même ne te laisse-tu tenter ? J'ai cru comprendre qu'une belle jeune fille te tourne autour.

Yannis : Tu parles de Phylé ?

Akritas : elle se nomme ainsi ?

Yannis : Oui. Mais c'est autre chose.

Akritas : Si tu ne veux en parler, je comprends. Voilà des affaires qui se murissent lentement, les idées de mariage. Tu es jeune encore.

Yannis : Certes, je suis jeune mais tu n'y es point du tout. Phylé ne veut pas se marier.

Akritas : Les jeunes, de nos jours, ne font rien comme avant.
(un silence)

Yannis : Alors la veuve Euphrossinia donne à manger à ton Loukis.

Akritas : Ah oui, la madrée ! Et il aime, en redemande ! Elle me l'a rendu gras comme un pope et bientôt il ne sera plus bon à rien pour rameuter les chèvres.

Yannis : Que veux-tu, il deviendra comme un bon fonctionnaire, le zèle en moins, bien entendu.

Akritas : Je te trouve peu drôle aujourd'hui.

Yannis : Tu n'avais qu'à éviter de me traiter de zélé fonctionnaire.

Akritas : Bon. Bien. Je regrette ; ne m'en veux pas, Yannis.

Yannis : Tu es pardonné, berger. (un silence) Au fait, tes bêtes ont-elles fini de brouter la prairie du portique ? Cela devient urgent ; les touristes reviennent.

Akritas : Pas tout-à-fait. Encore un jour ou deux et ce sera bouclé.

Yannis : Le patron s'impatiente.

Akritas : Il n'a qu'à brouter lui-même. Qu'est-ce qu'il y connaît ton professeur d'université à l'appétit des chèvres ? En ce moment elles sont plus dolentes et comme Loukis n'est pas là ...

Yannis : Tu pourrais prendre le chien qui dort là-bas, en plein soleil !

Akritas : Le chien jaune ? Celui qui a autant de puces qu'un chaton de huit jours ?

Yannis : Celui-là même.

Akritas : Ce chien ne m'appartient point.

Yannis : Ni à moi.

Akritas : Sait-on qui le possède ?

Yannis : (fermant le cadenas) Aucune idée.

Akritas : Un chien errant ! Autant dire une bouche inutile. On n'en tire jamais rien de ces oiseaux-là.

Yannis : Il n'a l'air bien méchant.

Akritas : Voilà bien le problème : ils ne songent qu'à chaparder ou à dormir au soleil.

Yannis : Ce sont des sages ces bêtes là.

Akritas : Des inutiles plutôt ! Si tout le monde faisait ainsi ...

Yannis : Le monde serait moins brutal.

Akritas : Un peu facile, l'ami.

Yannis : Ce n'est toi qui vas me dire le contraire n'est-ce pas ? Toi qui as fait la guerre autrefois.

Akritas : (soudain sombre) Je n'ai fait la guerre pour que

le monde soit cruel. J'ai fait la guerre pour qu'il devienne meilleur.

Yannis : Oui. On dit ça toujours.

Akritas : Et que sais-tu, toi jeune raisonneur, de nos espoirs à l'époque ? De nos attentes, de nos souffrances ?

Yannis : J'en ai une idée.

Akritas : Tu ne peux pas comprendre.

Yannis : Je puis essayer.

Akritas : Epargne-toi cette peine. Cela n'a aucun intérêt.

Yannis : Pourquoi ?

Akritas : Ces temps sont révolus. Ils furent ignobles, comme tous les temps de guerre et en particulier la guerre civile.

Yannis : Ce fut terrible, en fait.

Akritas : Oui. Vraiment. Cette guerre fut une malédiction des dieux ; or je ne connais de malheur qui ne rentre ainsi de par la grande porte. La guerre, elle ne vient pas seule, elle s'accompagne de la haine, de la cruauté absolue ...

Yannis : Je comprends.

Akritas : Non je ne crois point... J'ai tué, mon garçon. Sais-tu ce que c'est de tuer ? Vouloir changer le monde est chose grave

qui ne doit se décider à la légère sur un coup de dés. Ainsi nous avons perdu l'amour des dieux parce que nous voulions un modèle à nous. Mais c'était une folie. Les choses vont, elles viennent et elles finissent avec nous au beau milieu du flot.

Yannis : Je te demande pardon d'avoir évoqué de si tristes souvenirs. Pardon, berger.

Akritas : Ce n'est rien. J'ai payé de toute façon, là-bas sur cette île maudite où l'on nous a laissé crever à petit feu. Tu vois, ce sont les tiens qui parfois te font le plus de mal.

Yannis : As-tu vécu tout cela ?

Akritas : Oui. Toutes les issues sont possibles, Yannis. La mort en est une parmi tant d'autres ; à cette époque elle venait à tout moment dans la montagne ou dans la ville. Comment se trouver apaisé après ceci ? J'ai encore en tête le cri d'une femme mourante, de jeunes hommes que l'on n'a pas pu sauver d'une blessure au ventre ...

Yannis : Ah, tais-toi berger !

Akritas : Voilà ce que savent dire les jeunes gens en pareil cas, il faut se taire. (un silence) Alors ce chien n'est pas à toi ?

Yannis : Non.

Akritas : Tu devrais l'adopter.

Yannis : Pourquoi devrais-je le faire ?

Akritas : Cela te distrairait de lui compter ses puces.

Yannis : Parce que tu crois que je n'ai que cela à faire !

Akritas : (ironique) Tout fonctionnaire doit s'occuper à quelque chose...

Yannis : A moi de te retourner la question : que sais-tu de mon travail ?

Akritas : A peu près rien, je crois sinon que tu te soucies des pierres que l'on trouve dans les champs où je fais paître mes chèvres.

Yannis : (amusé) On peut le dire, en effet.

Akritas : Et cela te retient toute la sainte journée ?

Yannis : Bien sûr.

Akritas : Je ne comprends pas comment on peut rester enfermé avec des pierres alors qu'il se passe tant de choses au dehors.

Yannis : Chacun ses plaisirs, berger.

Akritas : Encore s'il y avait un peu d'or ...

Yannis : N'y compte guère : l'or est la première des choses qui disparaît au gré du temps.

Akritas : Ce que je comprends encore moins c'est pourquoi si jeune tu viens garder ces pierres.

Yannis : Tu gardes bien tes chèvres.

Akritas : Oh ! Je constate que l'on a du caractère aujourd'hui. Je garde mes chèvres parce qu'elles ont tendance à s'égarer, vois-tu. Il n'y a plus fantaisie qu'elles, toutes occupées qu'elles sont à dévorer ce qui dépasse du sol. Et ça les prend petites ! Tiens, l'autre jour, pour complaire à la veuve Euphrossinia, je lui ai offert un chevreau. Que crois-tu qu'elle

en a fait ? Elle l'a mis dans son jardin et cela n'a pas loupé : il lui a dévoré tous ses rosiers jusqu'à la racine. Quand je suis repassé, un peu plus tard, il était passé à la casserole ... J'ai mis un moment à me faire pardonner, crois-moi.

Yannis : (amusé) En voulant faire plaisir on a parfois la main malheureuse.

Akritas : Pouvais-je deviner qu'elle le mettrait dans son jardin, après tout ?

Yannis : Cela tu ne pouvais le deviner mais tu pouvais te douter qu'elle n'allait pas le garder dans son salon.

Akritas : Les femmes ont des façons d'agir qui me dépassent... (un silence) Surtout qu'elle a eu déjà deux maris.

Yannis : Qu'est-ce que cela change ?

Akritas : Le premier était marin ; il s'est perdu durant une tempête à ce qu'elle m'a dit ; là-bas dans la mer du Japon.

Yannis : La mer ne rend point ses aimés.

Akritas : C'est beau ce que tu dis ... Mais ensuite elle a choisi un bon terrien croyant par là que ce serait l'assurance d'une vie paisible et heureuse.

Yannis : C'était un paysan ?

Akritas : Non, un notaire ; d'où le bien qu'elle possède.

Yannis : Je vois. De fait les notaires ça connaît la terre en détail.

Akritas : Il lui a duré dix ans puis il est mort lui aussi.

Yannis : Comment cela, foudroyé dans un champ de blé ?

Akritas : Moque-toi ! Il y a quand même de ces coïncidences ... Lors d'un arpentage il a chuté dans une fosse à purin et s'y est noyé.

Yannis : Voilà qui n'est point très glorieux.

Akritas : Comme quoi certaines professions ignorent les risques qu'elles encourent. (ils rient) Tu comprends pourquoi je ne suis très pressé de l'épouser.

Yannis : Serais-tu superstitieux, berger ?

Akritas : Pas vraiment ; plutôt précautionneux.

Yannis : Tu penses à tout, je vois.

Akritas : Le métier, mon garçon. Le métier. (un silence) Alors ces pierres, elles vont bien au moins ?

Yannis : On ne peut mieux : tu sais quand on ne bouge ...

Akritas : Après tout les pierres sont les os de la Terre et la Terre est notre mère à tous.

Yannis : J'apprécie ta largesse d'esprit. Serais-ce un bon jour ?

Akritas : Tu me plaisantes encore ! Bien évidemment qu'il s'agit d'un bon jour.

Yannis : Vraiment ? Tout ce que j'ai appris de la journée n'avait rien de bien heureux.

Akritas : Tu ne sais te contenter de peu. Laisse donc les autres, tous les autres courir à leur perte et occupe-toi de ton bien-être. Cela exige du soin, de la patience, de la persévérance.

Yannis : A ce jeu tu dois être très fort, berger !

Akritas : Je commence à peine à m'en trouver à l'aise.

Yannis : Et cela ne te fait rien de savoir le pays ruiné ? Les banques à sec ?

Akritas : Qu'y puis-je ? Je n'ai jamais bien considéré ces gens, les bien habillés. Ils ont trop de discours en tête, ne songent qu'à nous dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire, à toujours parler d'une seule chose : l'argent.

Yannis : Tu dois être satisfait : l'argent il n'y en a plus nulle part.

Akritas : J'ai de quoi vivre avec mes bêtes.

Yannis : Peut-être as-tu raison. Nous avons eu tant de besoins injustifiés...

Akritas : Dis-toi qu'en ce moment tu dois être heureux.

Yannis : J'ai du mal.

Akritas : Tes ongles poussent.

Yannis : Mes cheveux aussi.

Akritas : Ton ventre ne crie pas famine encore ?

Yannis : Ma mère sait y faire. Je crois qu'elle nourrit à-peu-près tout le quartier avec l'aide du pope.

Akritas : (tirant un fromage de sa besace) Tiens, tu lui donneras ceci à cette sainte femme.

Yannis : Grand merci berger ; merci à toi. Tu te prives !

Akritas : Non, je paie quelque peu ma redevance pour l'herbe des chèvres sur ton champ de pierres. (il tape sur la besace) Et puis j'en ai un autre pour la veuve Euphrossinia que je partagerai avec elle.

Yannis : Es-tu sûr qu'elle aime le fromage de chèvre ?

Akritas : Je vais prendre ce risque sous le beau ciel bleu de notre beau pays. (un silence) La Grèce en a vu d'autres et elle est éternelle !

Yannis : Voilà une belle pensée ; à défaut d'un bon jour.

Akritas : Il faut toujours se souvenir des belles choses, au milieu du malheur surtout. Vois-tu durant la guerre pendant que j'étais prisonnier, là-bas sur cette île, je regardais la mer le plus souvent possible. Malgré les coups, les vexations, les insultes, il me fallait la contempler encore. L'été en particulier quand le ciel et le flot se confondent en une couleur même, celle qui doit être sur notre drapeau ...

Yannis : Tu es patriote, berger.

Akritas : Peut-être ... En tous les cas j'ai tenu de la sorte alors que l'on cherchait à nous briser, à nous avilir. Les autres n'ont jamais su ni compris ce qui me faisait résister ; au bout d'un moment, des mois, ils m'ont laissé tranquille.

Yannis : Triste époque que celle-là.

Akritas : Tu n'étais pas né ; elle ne te concerne en rien. (un silence) Parlons d'autre chose, veux-tu, caillou.

Yannis : Pourquoi m'appelles-tu caillou à présent ?

Akritas : Tu ne veux plus être zélé fonctionnaire ; alors ce sera caillou à cause de tes pierres.

Yannis : Je te signale que ce sont aussi les tiennes. Elles sont à toi comme à moi, comme à tout le monde.

Akritas : Est-ce bien raisonnable ?

Yannis : Cela se nomme le Patrimoine.

Akritas : Moi qui n'ai rien je suis heureux d'apprendre que je possède quelque chose. C'est un bon jour, ma foi.

Yannis : Plaisante ! Certaines de ces pierres valent beaucoup d'argent.

Akritas : Vraiment ? Alors pourquoi tu ne les vends pas ?

Yannis : On ne vend point le patrimoine public.

Akritas : J'avoue ne rien y comprendre. Tu me dis que le pays

est ruiné, que personne n'a plus d'argent et ces choses qui en valent beaucoup ne peuvent se vendre !

Yannis : C'est ainsi ...

Akritas : Décidément il n'y a aucune logique dans ce que tu dis.

Yannis : Vendre le bien public c'est vendre son âme, berger.

Akritas : Tout de suite les grands mots ! Tu ne vas point me prétendre qu'il n'y a d'absurdité à stocker dans ce lieu que tu gardes jalousement toutes ces pierres ensemble, inutiles, une fois pour toutes !

Yannis : Des gens viennent les voir de loin, des touristes qui nous amènent leurs devises.

Akritas : Oui, avec leur sans-gêne, leurs exigences, leur verbe haut et leurs papiers gras.

Yannis : Quel ronchon tu fais !

Akritas : Si l'on m'écoutait on ne toucherait à rien. Ce que la terre a avalé, on le lui laisserait pour toujours. Surtout ces pierres que nos anciens ont sculptées. Tout ce que nous ôtons à la terre lui manque, le sais-tu ?

Yannis : Tu veux dire l'or, l'argent ?

Akritas : Oui mais pas seulement ; l'eau, le bois, le métal ... Nous la blessons ainsi ; tôt ou tard elle réclame et se plaint. Puis comme nous ne faisons rien, elle se venge.

Yannis : Tu crois vraiment ce que tu dis ?

Akritas : Bien sûr. Notre mère, la Terre, se secoue parfois comme ton chien jaune pour se débarrasser de ses puces avant de se mettre sur son autre flanc.

Yannis : Ce n'est pas mon chien.

Akritas : C'est pourtant ta terre. (un silence)

Yannis : Si l'on t'écoutait on vivrait dans des cavernes!

Akritas : As-tu déjà essayé ?

Yannis : Très peu pour moi.

Akritas : Pour ta nuit de noces avec cette fille.

Yannis : (en colère) Je t'ai déjà dit qu'elle ne voulait pas se marier.

Akritas : Bon. Je n'insiste point. Tu désires voir la beauté là où elle n'est aucunement.

Yannis : Que veux-tu dire ?

Akritas : Ce ne sont pas ces pierres aussi bien faites qu'elles soient qui sont belles, ce sont les idées qu'elles représentent.

Yannis : Tu prétends que je m'attache à des simulacres ?

Akritas : Un mot savant de plus pour dire que tu contemples une image dans un miroir. Qu'est-ce que la réalité sinon un tissu d'ombres ? Crois-moi, passe un peu moins de temps à te soucier de ces pierres ; un jour un autre que toi viendra

pour les garder et en fait elles se gardent bien toutes seules. Par contre ne sois pas trop apaisé sinon c'est que la mort te cherche ; crois-moi encore, elle va te trouver pour le dernier combat sur une aire de marbre.

Yannis : Je méditerai tes paroles, berger.

Akritas : J'en doute fort.

Yannis : Tu ne me fais donc confiance ?

Akritas : Il ne s'agit de confiance mais d'expérience. La seule chose qui compte demeure de construire son propre rivage.

Yannis : Le mien l'est déjà.

Akritas : Tu te trompes. La vie, elle est pleine de coups, de blessures, de nuages qui dévorent d'autres nuages avant que revienne le ciel bleu du mensonge. De toutes parts la mer t'entoure tant que tu es en vie, au beau milieu de cette nuit d'étoiles à qui tu as donné des noms rassurants. Tu es comme celui qui cherche sa patrie.

Yannis : Ulysse ?

Akritas : Oui, Ulysse. L'homme qui a perdu sa patrie, qui pour elle refuse de devenir immortel et pourtant le devient.

Yannis : Ces temps sont révolus ; ce sont de belles fables. Le monde va très vite de nos jours.

Akritas : Je sais ce que tu veux me dire ; qu'il exige tout et tout-de-suite, qu'il l'obtient et sans cela ?

Yannis : Il s'agit d'un combat comme un autre, non ?

Akritas : Il s'agit d'un combat vide de sens et d'honneur.

Yannis : On voit bien où cela nous a mené, l'honneur !

Akritas : Je ne parle point de l'honneur dont nous abreuvent les puissants. Celui-là ne vaut que ceux qui l'engagent. Je te parle de la fierté du coeur, de la pensée généreuse, du partage.

Yannis : (riant) Vieil idéaliste que tu es !

Akritas : (riant aussi) Et oui, caillou, on ne se refait point au-delà de ses vingt ans ! (un silence)

Yannis : Mets un costume neuf, berger ; ainsi cela te passera.

Akritas : Si tu me le payes.

Yannis : Il faudrait d'abord que je puisse m'en payer un pour moi.

Akritas : Pauvres de nous. (il rit encore)

Yannis : Pour une fois que tu dis quelque chose de sensé ! (ils se donnent l'accolade) J'ai de quoi te payer un verre d'ouzo ; cela t'intéresse ?

Akritas : En voilà des mots magiques ! Et pour ce chien que fais-tu ? Ah ! Il a disparu. Bon vent.

Phylé : (entrant) L'air est doux ce soir. Tu t'en allais, Yannis ?

Yannis : Je devisais avec mon ami Akritas, le berger.

Phylé : Cela fut-il intéressant ?

Yannis : Mon ami prétend que garder des pierres ne sert à rien.

Phylé : Ton ami est un facétieux ou bien un idiot.

Akritas : L'ouzo, ce sera pour une autre fois. L'idiot va vous laisser.

Yannis : Ne te vexe pas ; elle n'a voulu dire de méchancetés...
(Akritas sort) Mais enfin, quel manque de courtoisie ! Ce berger est un homme bon et ...

Phylé : Un vestige du passé mais aussi un impie.

Yannis : Tu es injuste, Phylé.

Phylé : Je dis comme je pense. Il ne t'apportera rien de bien sinon ses vieilles rancoeurs remâchées, ses querelles recuites. Je les connais ces vieillards qui ont fatigué le pays.

Yannis : Parce que nous-mêmes ne le fatiguons point peut-être ?

Phylé : Comment oses-tu dire une chose pareille ? Nous sommes jeunes et vivants, l'avenir nous appartient. Lui, ce n'est que du passé, des larmes, du sang versé pour rien.

Yannis : Il demeure mon ami cependant.

Phylé : Choisis mieux tes amis, Yannis.

Yannis : Et pour ceci que dois-je faire ?

Phylé : M'écouter.

Yannis : Je ne fais que cela.

Phylé : Vraiment ?

Yannis : Qu'attends-tu de moi ?

Phylé : Mais rien Yannis. Rien ; je viens converser avec toi voilà tout.

Yannis : Parler ne fait nullement progresser notre situation.

Phylé : Te plaindrais-tu de ton sort, par hasard ?

Yannis : Il y a mieux sur terre.

Phylé : Pire aussi. Bien pire ! Ne te plains pas ; d'autres ont la guerre, ils n'ont plus la jeunesse comme nous... Tu as un emploi convenable m'a-t-on dit. Tu serais même un parti ; un coeur à prendre.

Yannis : On t'a dit comme ça ?

Phylé : Et bien plus encore.

Yannis : Je ne désire aucunement savoir.

Phylé : (riant) Il vaut mieux, en effet. (un silence)

Yannis : De quoi veux-tu parler, beauté ?

Phylé : De tes projets.

Yannis : En quoi la chose t'intéresse-t-elle ? Sais-tu seulement si j'en ai ?

Phylé : Tu dois en avoir puisque tu étudies.

Yannis : Ah, tu sais cela.

Phylé : Je sais beaucoup de choses. En particulier que ton "ami" a été un terrible combattant, impitoyable et cruel.

Yannis : Je ne te crois point.

Phylé : La vieillesse rend docile les plus enragés.

Yannis : Et qu'a-t-il fait ?

Phylé : Il s'est battu durant des années dans les montagnes, au nord.

Yannis : Pendant la guerre civile ?

Phylé : Oui.

Yannis : Je suppose qu'il croyait en ce qu'il faisait.

Phylé : Tous croyaient en ce qu'ils faisaient ; des deux cotés. De la sorte que l'on s'entretue au mieux, dans la haine et la misère.

Yannis : C'est du passé.

Phylé : Détrompe-toi.

Yannis : Vous, les femmes, avez la mémoire longue.

Phylé : Non ; dis plutôt que nous donnons la vie alors que les hommes ne savent que tuer.

Yannis : Je sais. Les hommes savent aussi faire le bien.

Phylé : Ils sont peu nombreux, ceux-là. De toute manière il n'y en a pas assez pour sauver le pays et la terre.

Yannis : Voilà pourquoi j'étudie.

Phylé : Avec quoi ; quelques livres ?

Yannis : Même s'il n'existe que quelques livres, cela suffit.

Phylé : Les livres mentent.

Yannis : Certains, pas tous. Au moins peut-on les emporter là où l'on va ... J'ai entendu parler d'un prince du désert ; un prince nomade qui en avait des milliers. Il les faisait mener à dos de ses chameaux et chaque fois qu'il s'arrêtait pour faire paître ses troupeaux innombrables, on dressait une tente magnifique pour ses livres chéris. Ainsi il possédait une bibliothèque nomade comme lui.

Phylé : Un beau conte assurément.

Yannis : On m'a assuré la chose vraie.

Phylé : Tout ceci pour lui tout seul ?

Yannis : Certes.

Phylé : Et quand il mourra ?

Yannis : Il y aura une bibliothèque dans le désert, sa tombe tout à côté. On viendra de loin pour consulter ces livres qui furent siens.

Phylé : Tu es un rêveur, Yannis.

Yannis : Il le faut bien pour échapper à notre jour-le-jour.

Phylé : Le vrai combat demeure d'affronter le jour.

Yannis : On ne se bat contre le jour ; il vient de toute façon en apportant ses terribles armes. On ne peut triompher de lui ni du sentiment infini de l'exil.

Phylé : Paroles de poète.

Yannis : Peut-être mais c'est ainsi que je ressens les choses.

Phylé : Il ne sert à rien de s'apitoyer sur son sort. On fait sa vie en fonction de ses actes.

Yannis : Paroles d'arrogance. Oublies-tu tous ceux qui sont déshérités ? Qui naissent sans esprit ou dont le corps se trouve à jamais diminué ? Vas-tu me dire qu'il faut les exposer comme on le faisait à Sparte dans les temps anciens ?

Phylé : A chacun sa manière. S'ils sont ainsi c'est que les dieux l'ont inscrit.

Yannis : Tu n'as point de cœur, Phylé.

Phylé : J'ai mes raisons.

Yannis : Tu feras le vide autour de toi.

Phylé : C'est déjà chose acquise.

Yannis : Pour cette raison tu ne veux te marier ; avoir des enfants ?

Phylé : Ne penses-tu que nous sommes assez nombreux ?

Yannis : Nous le sommes, en effet.

Phylé : Les enfants, ce sont les femmes qui les portent, les élèvent, connaissent leurs cris, leurs angoisses, leurs insultes, leurs coups.

Yannis : Bien sûr. N'est-ce point ce qu'ont voulu les dieux ?

Phylé : En toute cruauté, oui.

Yannis : Je suis d'accord ; les dieux sont cruels. Ceux qui nous gouvernent prennent tous modèle sur eux.

Phylé : Ceux qui nous gouvernent ne m'intéressent pas.

Yannis : Et qui donc t'intéresse ?

Phylé : Toi.

Yannis : Peux-tu m'en dire plus ?

Phylé : Quand je suis à tes côtés le monde me semble moins menaçant ; je n'ai plus l'envie de fuir par les chemins parsemés de ronces et d'aubépines. Le son de ta voix sans doute me

donne à réfléchir. Tes traits sont rassurants aussi, pour moi qui n'ai connu mon père.

Yannis : J'ignorais que tu étais orpheline.

Phylé : Je ne suis pas orpheline ; mon père nous a abandonnées ma mère et moi alors que je n'avais que quelques semaines. Nous sommes devenues des sans ressources, méprisées par tous les autres du village.

Yannis : Je comprends mieux ta rancœur. As-tu cherché à voir ce père absent ?

Phylé : Non. Il doit être vieux, lui aussi à présent s'il est encore en vie.

Yannis : Sais-tu ce qu'il faisait ; s'il avait un métier ?

Phylé : Le peu que ma mère m'en a dit : il était colporteur.

Yannis : Quelque peu bateleur, je suppose.

Phylé : Tu supposes bien. Je pense que c'est par son bagou qu'il a séduit ma mère. Nous, les femmes, sommes sensibles à la parole. (un silence)

Yannis : Je dois rentrer maintenant ; la nuit tombe.

Phylé : Je reviendrai te voir ; nous parlerons encore.

Yannis : Tu sais où me trouver.

Phylé : (s'en allant doucement) Avec ta voix je crois que j'aime

les histoires que tu racontes parfois. Je sais qu'il s'agit de légendes, de fables mais elles me plaisent. Ainsi, la nuit, je peux m'endormir en toute sérénité comme si j'étais blottie contre un fronton de marbre et non dans une cage.

Yannis : Sur du marbre immaculé ne peuvent se tenir que des dieux.

Phylé : (s'en allant dans la pénombre) Sais-tu si je ne suis l'une de ces déesses antiques ?

Yannis : Tu l'es certainement.

Phylé : (de loin) Quel nom me donnes-tu ; Athéna, Artémis ?

Yannis : Je ne sais point encore.

Phylé : Cherche encore un peu, poète.

Yannis : Une fille seule est une fille seule.

Phylé : Un homme seul tu resteras si tu vis dans le passé.

Yannis : Le passé me suffit tel qu'il se révèle : un chemin où mes pas sont assurés, la certitude d'avoir porté grandeur et pensée lumineuse.

Phylé : Débarrasse-toi de ces vieilles guenilles, Yannis le Grec. (elle sort)

Yannis : Bientôt la nuit va tout prendre ; je dois me hâter en ce chemin ténébreux. Peut-être a-t-elle raison cette jeune effrontée ; ai-je quelque avenir à contempler ces pierres ? Ici

vivent les morts dans l'espace de cette pénombre qui grandit. Ce sont eux dans les ombres assemblées, fondues entre elles, formant toute la nuit obscure qui attend, qui m'attend.

NOIR

L'Enigme de la Vie.

Le même endroit de jour. Les touristes entrent en scène, tous groupés et dans des tenues cocasses, attendant devant l'entrée du dépôt que l'on vienne leur ouvrir. Il est nécessaire que Gloria et Juliet aient l'accent anglais, Ryan l'accent irlandais et Paco l'accent espagnol.

Gloria : Bien entendu, la porte est fermée !

Juliet : Pourtant le guide Grand Tour dit dix heures.

Ryan : Nous sommes en Grèce.

Gloria : Et alors ? La Grèce c'est Europe, non ?

Paco : Comme tu sais, Gloria, plus on va au sud ...

Juliet : Plus les horaires sont peu sûrs.

Paco : En quelque sorte. L'effet du soleil, sans doute.

Gloria : En Angleterre ce serait impossible.

Ryan : Ah, vraiment ?

Juliet : Bien sûr ; nous aimons la précision et la régularité.

Ryan : Certes ; il n'y a plus précis et incompréhensible qu'un de vos indicateurs de chemin de fer.

Gloria : Parce qu'en Irlande peut-être les choses sont bien meilleures ?

Ryan : Nous avons peu de lignes ; de fait nous préférons les routes.

Juliet : Quand elles sont entretenues.

Ryan : Nous sommes un peuple peu fortuné.

Gloria : On dit ça. Vous avez bien profité ces derniers temps des entreprises nouvelles, start-up et autres.

Paco : Comme nous de l'immobilier.

Ryan : On en est revenus.

Paco : Ah ça, oui ! (un silence)

Juliet : Vous pensez que quelqu'un viendra pour ouvrir le musée ?

Ryan : Le guide parle d'un dépôt.

Gloria : Il s'agit de la même chose. Un endroit où l'on met des collections pour qu'on les regarde.

Paco : Oui mais avec encore moins de moyens, le ménage fait quand on y pense et quand même un pourboire à donner.

Ryan : Ne sois pas si dur, cher Paco. Les Grecs font ce qu'ils peuvent, comme nous.

Gloria : Ils ont tout de même bien pompé les européennes

subventions c'est-à-dire notre argent ! Et tout cela pour trouver porte close.

Juliet : Voilà qui est juste.

Ryan : Vous autres Anglais vous nous avez bien mis à la tonte pendant quelques siècles, comme la moitié du monde connu des Indes à l'Australie en passant par l'Amérique.

Gloria : Par saint Georges ! Auriez-vous l'impudence de critiquer le British Empire ! Nous avons apporté la civilisation à bien des peuples.

Juliet : L'éducation, la culture, les moyens techniques modernes, le thé à cinq heures ...

Ryan : En effet les Zoulous et les Aborigènes en ont pleinement bénéficié.

Gloria : Est-ce notre faute s'ils ont résisté à ces bienfaits ?

Ryan : Tout comme nous que vous avez traités avec douceur et compréhension.

Juliet : Je sens comme de l'ironie dans vos paroles, Ryan.

Gloria : N'y faites point trop attention, Juliet. Sans nous les Irlandais ne seraient encore que des sauvages se faisant la guerre entre tribus comme au temps des Celtes.

Ryan : Vois-tu, Paco, Dieu doit être anglais et en costume trois-pièces si l'on en croit nos deux amies.

Paco : Nous autres Espagnols n'avons fait mieux, je crois.

Ryan : Oui, mais au moins tu le sais.

Paco : Nous avons même eu l'un des nôtres comme roi d'Angleterre, *Felipe secundo*.

Juliet : Cela ne pouvait pas durer.

Gloria : Et puis vous n'étiez de taille question marine.

Paco : On avait surtout comme chef de l'expédition de l'Invincible Armada quelqu'un de pistonné.

Juliet : Voici pourquoi l'Angleterre est toujours forte : on agit pour le bien de l'Empire Britannique.

Ryan : Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! On vous reconnaît cependant une qualité : la persévérance.

Gloria : Mère de tous les succès.

Paco : Peut-être ... Peut-être. Mais tout est gloire et poussière en fin de compte.

Ryan : Te voilà bien philosophe aujourd'hui, cher Paco.

Paco : Regarde autour de nous, Ryan. Cette Grèce antique si belle, brillante, qui a donné tant de penseurs, de philosophes, d'artistes ! Qu'est-elle devenue ?

Juliet : C'était il y a longtemps.

Gloria : Les anciens Grecs nous ont donné beaucoup, il est

un fait. Mais nous avons recueilli leur héritage pour le porter plus loin encore.

Ryan : Voilà une chose rassurante. Vous allez donc un jour, en signe de gratitude, leur rendre les frises du Parthénon ?

Gloria : *Nonsense !* D'abord ces sculptures sont patrimoine de l'humanité. Elles ont été acquises de façon régulière avec nos *banknotes*.

Paco : Les Grecs disent qu'ils étaient occupés par les Turcs à l'époque.

Juliet : Oui mais ils n'ont rien tenté pour empêcher cela et nous les avons aidés pour leur indépendance.

Ryan : Comme vous aidez souvent les autres : en mettant le désordre le plus indescriptible et en vous retirant sur la pointe des pieds. La dernière fois en 1946 ...

Gloria : Alors là, je vous arrête Ryan. Il s'agissait d'éviter que le pays ne tombe chez les communistes.

Ryan : On en a vu le résultat.

Juliet : La Grèce est devenue communiste, Gloria ?

Gloria : Pas que je sache, Juliet.

Juliet : Alors l'Empire a encore une fois tenu sa place.

Gloria : Bien entendu.

Ryan : Il vaut mieux entendre cela que d'être sourd.

Paco : Nous, au moins nous avons perdu notre empire de façon lamentable avec fierté, à l'Espagnole.

Gloria : Quelle idée aussi de se frotter aux Etats-Unis !

Paco : Parce que vous ne l'avez fait peut-être ? Ce fut tout aussi lamentable, je crois.

Juliet : Un regrettable malentendu à cause de taxes mal comprises.

Gloria : Et puis les Français s'en sont mêlés, comme toujours. Quand je pense que l'on aurait pu constituer un seul pays sans cette malheureuse guerre de cent ans !

Ryan : Connaissant les Français, cela n'aurait pu marcher.

Juliet : Mais pourquoi donc ? Après tout une seule royale famille simplifie tout.

Ryan : Non ; je ne crois pas que les Français auraient renoncé comme cela à leurs cuisses de grenouilles, au plaisir de déguster des huîtres crues, accepté de manger de la viande bouillie avec de la sauce à la menthe et ...

Gloria : Pouah ! Ryan, non ! C'est dégoûtant ce que vous dites.

Paco : C'est comme pour nous renoncer à la corrida en Andalousie, au *paseo*, au *jamón de belota*, au *cocido* du jeudi à Madrid.

Juliet : Je n'ai jamais compris ces différences entre les peuples ; ces étranges manies culinaires des étrangers.

Ryan : Rassurez-vous, Juliet, les étrangers vous le rendent au mieux. Ils prétendent même que vous ne savez faire aucune cuisine.

Gloria : Voilà qui est faux ! Quand nous serons rentrés, je vous ferai un *Yorkshire pudding* dont vous me direz tout le bien.

Paco : J'ai tenté une fois de toucher à un *Christmas pudding*. Il m'a fallu une scie à métaux.

Ryan : (hilare) As-tu aussi essayé leurs gelées ? Je n'ai rien vu d'aussi hilarant ni goûté de plus insipide. Toute la couleur est répartie sur un demi-centimètre à la surface et quand on secoue l'assiette, la gelée se met à trembler durant au moins la minute.

Juliet : Effroyable mensonge ! Délire d'irlandais ! Des jaloux, voilà ce que vous êtes.

Paco : Non pas vraiment ; la jalousie s'exerce d'habitude en des domaines plus sérieux. (les deux anglaises tournent le dos à Ryan et Paco, affectant de les ignorer)

Ryan : Je crois que nous les avons vexées.

Paco : Pourtant ces choses-là sont vraies, non ?

Ryan : On voit la force d'un empire à l'inconsistance de sa cuisine.

Paco : Tu parles du côté roboratif, je suppose ?

Ryan : Non ; je pense plutôt à son manque d'imagination.
(ils rient)

Gloria : Bon. Bien ! Vous avez fini tous deux de médire sur nos intrinsèques valeurs ?

Ryan : Oui. Ce sera tout pour ce matin. Ah ! Déjà onze heures...
J'entends quelqu'un venir. (Yannis paraît, salue les touristes et va ouvrir le cadenas)

Juliet : Ce n'est pas trop tôt !

Gloria : Et ce fonctionnaire est payé par l'État, je suppose ?

Yannis : Je vous prie d'excuser le retard, mesdames et messieurs
mais notre directeur a convoqué à l'improviste l'ensemble du
personnel des musées ce matin.

Juliet : Belle excuse ! Vous ne pouviez donc prévenir ; mettre
un mot sur la porte ?

Ryan : Voyons Juliet, monsieur à dit que la chose n'était point
prévue.

Paco : Ceci nous a permis de deviser agréablement, non ?

Gloria : J'espère que votre directeur avait une bonne raison
pour vous retenir ainsi! Heureusement nous sommes patients
sans cela vous alliez perdre nos *banknotes* et je pense que
votre pays en a besoin, n'est-il pas ?

Yannis : Le professeur Anastase Glandoulis est un grand
savant, reconnu dans le monde entier pour ses travaux

scientifiques. Il ne se déplace jamais sans de graves raisons.

Juliet : Admettons. Pouvons-nous visiter ?

Yannis : Oui.

Paco : Vous nous servirez de guide ?

Yannis : Non.

Ryan : Vous allez nous dire que cela n'est pas votre fonction ?

Yannis : Non.

Gloria : Vous allez nous accompagner ?

Yannis : Non.

Juliet : Et il y a une raison au fait que vous ne ferez la visite ?

Yannis : Oui.

Ryan : En voici un qui a de la conversation, au moins ! Je parie pour un non au prochain coup.

Gloria : Est-il indiscret de vous demander pourquoi ?

Yannis : Non.

Ryan : Gagné !

Paco : (riant) Cela devient binaire, mon ami. Vous ne seriez point un peu spartiate, par hasard ?

Juliet : Nous vous écoutons.

Yannis : Je suis triste.

Gloria : (riant aux éclats) Voilà le bouquet ! Trop fort ! Alors les guides en Grèce font leur travail en fonction de leur humeur du jour ! (Yannis ne dit rien et s'adosse à la porte, le regard tourné vers le ciel)

Ryan : Attends, Gloria. Cet homme a ses raisons qui sont à coup sûr fort valables. S'il ne veut en parler, respectons son choix.

Paco : Tu as raison, Ryan.

Juliet : Ah ! Oh ! Si la chose se peint comme ceci, je suis d'accord.

Gloria : Pardonnez si j'ai été grossière, monsieur.

Yannis : Vous pouvez entrer maintenant. (les touristes entrent les uns après les autres dans le dépôt. On entend à plusieurs reprises des exclamations étonnées)

Gloria : Hi ! Regardez cette tête d'Athéna, chère Juliet. On dirait qu'elle vous ressemble !

Paco : Tu as vu ce bas-relief, Ryan ? Quelle finesse !

Ryan : Période classique, sans doute. (leurs paroles deviennent inintelligibles)

Yannis : Profitez-en, mesdames et messieurs les touristes ; bientôt vous ne pourrez plus venir ici. (un silence)

Nous avons la semaine pour nous décider a dit le professeur. Trois d'entre nous doivent partir ; il n'y a plus d'argent pour payer les salaires ! Ils étaient déjà si bas ...

Juliet : Je pense qu'il s'agit de la déesse Artémis, là sur ce relief.

Gloria : Mais non ma cocotte ; il s'agit de Perséphone.

Ryan : Vous avez tout faux, très chères ; nous avons affaire à Héra.

Paco : Je n'en suis pas si assuré.

Gloria : Moi seule a fait des études d'histoire de l'Art ici et je vous dis que Perséphone se trouve sur cette sculpture.

Ryan : Des études d'histoire de l'Art ? Autant dire trois fois rien ou plutôt un séjour chez les snobs.

Gloria : Je ne vous permets aucunement de mettre en doute l'enseignement de l'histoire de l'Art ! J'ai suivi les cours du professeur Vernon Blasthead lui-même.

Ryan : Ah ; ce poseur ...

Gloria : Retenez-moi, Juliet ou je lui boxe sa face d'irlandais !

Juliet : Allons du calme, Gloria.

Paco : On va peut-être avoir du spectacle.

Ryan : Je maintiens pour Héra.

Gloria : Crétin des îles ; vous avez autant d'esprit qu'un épouvantail mal famé !

Ryan : J'ai toujours pensé que les Anglais n'étaient que des putois-de-reste-en-queue.

Gloria : Comique troupier !

Ryan : Impôt soviétique !

Gloria : Comment Juliet, vous n'avez point mon avis ?

Juliet : Mais si, Gloria. Ryan, vous êtes un odieux personnage.

Ryan : Et vous, madame, une comète à deux balles.

Paco : Mes amis ; mes amis ! Quel spectacle nous donnons devant ces vénérables reliques de la Grèce ! Que va-t-on penser de nous ? (il se fait alors un brouhaha indescriptible. Pendant tout ce temps Yannis est demeuré la tête penchée, perdu dans ses pensées)

Yannis : Trois d'entre nous ! Beaucoup n'ont pas autre chose pour subsister ; les plus jeunes surtout ... (il inspire et soupire longuement) Je sais ce qu'il me reste à faire. Oui, vraiment ...

Petites choses tombées du ciel
petites choses amies qui ne faites aucun bruit
la guerre peut-être qui va venir
fera de vous des choses tristes
elle fera de vous des filles qui aiment les soldats.

(les touristes sortent à ce moment du dépôt en riant et plaisantant)

Ryan : J'ai été un peu trop vif avec vous mesdames ; veuillez me pardonner. Les Irlandais ont le verbe haut, parfois.

Gloria et Juliet : Rien de grave, *Scallion eater*.¹

Ryan : Tant que l'on ne me donne pas du *goat sucker* ou du *jackeen* ² ...

Paco : En toute chose il faut de la *cortesía*, toujours !

Gloria : (s'adressant à Yannis) Ah ! Vous êtes encore là, vous. Savez-vous les trésors que vous avez ici ? Un peu mieux disposés dans un musée digne de ce nom, ce sont des files entières de touristes que vous auriez ici !

Yannis : Je sais cela, madame.

Gloria : Vraiment ?

Yannis : Pour vous les Grecs sont des incultes, n'est-ce pas ?

Gloria : Je n'ai en rien dit une chose pareille.

Yannis : Vous le pensez cependant.

Juliet : Ne prenez ombrage, monsieur. Gloria se passionne pour l'Art Grec.

Yannis : (froidement) La terre entière se passionne pour lui

1 Mangeur de poireau.

2 Suceur de chèvre et petite bite à l'anglaise.

sauf les Chinois qui se passionnent pour le commerce, comme nous.

Paco : Nous, on se passionne plutôt pour le football.

Ryan : Les jeux du cirque des temps modernes.

Paco : Peut-être mais au moins on ne s'entretue dans les stades à chaque match.

Ryan : Parfois ça arrive, non ? Je me demande si on ne devrait mettre tout ce beau monde dans une arène avec nos politiques et distribuer un gourdin à chacun.

Juliet : Anarchiste d'irlandais !

Paco : J'avoue que l'idée demeure séduisante surtout pour les politiques. On voterait ensuite pour les vainqueurs ou les vaincus ?

Ryan : Les vaincus ; ce serait plus *smart* ; n'est-il pas mesdames ?

Gloria : Absurde ! Moi je préférerais un combat entre beaux hommes.

Paco : Une sorte de tournoi de chevaliers comme au Moyen-Âge ? Ou bien le genre chippendale ?

Juliet : Et pourquoi pas ?

Yannis : (souriant légèrement) Au moins vous êtes gens heureux ...

Ryan : Que veut-il dire ?

Juliet : Je ne sais.

Gloria : Moi non plus.

Paco : Je crois deviner.

Yannis : Vous êtes heureux car vous pouvez vous permettre l'insouciance.

Paco : Vous avez des ennuis : n'est-il vrai ?

Gloria : Si vous n'aviez point trafiqué vos budgets ...

Ryan : Tais-toi, Gloria.

Juliet : Pourtant elle dit exact, non ?

Paco : Peut-on aider ?

Yannis : Je crains que non. Les Grecs ont fait des erreurs mais ils sont fiers.

Ryan : Pauvres et fiers.

Yannis : Tout juste.

Paco : Nous, Espagnols, pouvons entendre ceci !

Gloria : Après vous être gorgés d'européennes subventions !

Ryan : Décidément, Gloria vous ne ratez aucune occasion de vous faire aimer.

Paco : Vous étiez bien aise de venir vous dorser sur la *Costa Brava* en son temps !

Juliet : Et aux Baléares.

Paco : Vous n'étiez les seuls d'ailleurs ; il y avait aussi les Allemands, les Hollandais, tous réunis dans des villages flamboyants neufs où ils étaient ensemble avec quelques-uns d'entre nous pour les servir. Cela dure encore ...

Ryan : Ça va Paco ; ça va ... (un silence)

Yannis : (prenant une sacoche à son côté) Pour me faire pardonner le retard de tout-à-l'heure j'avais apporté ceci pour vous. (il tire des belles oranges de la sacoche et leur en donne une à chacun) Les Grecs sont impossibles, certes mais ils ont le sens de l'hospitalité.

Gloria : Oh ! C'est trop gentil !

Juliet : Honte sur nous.

Ryan : Beau geste ; chapeau l'ami !

Paco : La courtoisie, toujours ! (tous lancent alors leurs oranges en l'air pour la rattraper ensuite)

Tous : À la Grèce !

Ryan : (sortant un couteau de sa poche) Bon, je vais l'ouvrir. Qui sait peut-être il en sortira un mari pour Gloria ? (ils rient tous sauf Gloria)

Gloria : Je ne suis guère pressée. Je vais garder la mienne pour le déjeuner.

Juliet : Je fais comme toi.

Paco : Hé, l'ami , tu n'as rien gardé pour toi-même ?

Yannis : Non ; on doit donner tout ce que l'on a chez nous.

Paco : Alors partage-la en deux. Une moitié pour toi et une moitié pour moi. Ainsi on ne pourra dire qu'un Espagnol aura manqué de courtoisie.

Juliet : Il ne nous manque qu'un Français pour nous faire le coup de Fontenoy ! (Yannis emprunte le couteau de Ryan et partage l'orange dont il donne une moitié à Paco. Il se passe alors un moment de silence où les trois hommes dégustent les oranges et les deux femmes font des conciliabules)

Ryan : Mmm ! Délicieuse et sucrée ! (il se lèche les doigts)

Paco : On se croirait en Andalousie, chez moi à Santiponce.

Gloria : (s'adressant à Yannis) Monsieur ; vous monsieur !

Yannis : Oui madame.

Gloria : Il faut nous dire ce qui ne va pas.

Juliet : Oui il faut.

Yannis : Non.

Ryan : Voilà que ça le reprend.

Paco : On est en Europe, *hombre* ! On peut faire quelque chose incidemment ?

Yannis : Effacer la dette grecque ?

Les touristes : Ahem ... Ahum ...

Yannis : Je vous disais bien ! Peut-être dire à vos banquiers et au Fonds monétaire de nous laisser en paix ?

Paco : Faut pas rêver, l'ami.

Ryan : Nous on a déjà donné.

Gloria : On nous a suffisamment tondus, je crois.

Juliet : Mais bientôt nous sortirons de cet idiot système qui ne pense qu'à inventer des impôts et des taxes.

Yannis : Vous voyez, les Grecs se sont toujours fait aider, ce qui n'était une bonne chose en définitive... Je vous remercie tout de même pour votre sollicitude. (un silence)

Ryan : Si je comprends bien, chères amies, vous seriez pour divorcer de l'Union ?

Gloria : Absolument.

Juliet : Parfaitement.

Ryan : Après plus de quarante ans de vie commune.

Gloria : Les meilleurs divorces se font à l'âge mûr.

Juliet : Je m'accorde en totalité.

Paco : Et vous n'êtes dans l'idée de nous rendre Gibraltar, par hasard ?

Juliet : Non mais il faut pas être lunaire à ce point !

Gloria : Là on touche au fait historique. Plus de trois cent ans, cela compte !

Paco : Je sais ce qui vous retient : les singes.

Juliet : Et bien quoi les singes ? Quels singes ?

Ryan : Les singes de Gibraltar, pour sûr. *Macaca Sylvanus...*

Gloria : Nous aimons les animaux, ceci demeure indiscutable.

Ryan : Plus que les êtres humains, sans aucun doute.

Juliet : L'homme n'est guère très respectable s'il ne boit du thé quatre fois par jour.

Paco : Surtout les étrangers qui préfèrent le vin.

Juliet : Je vous trouve bien injustes envers notre *Royal Kingdom*. N'avons-nous point accueilli tous les sujets de l'Empire ?

Yannis : Et même des Grecs ! D'ailleurs les bons restaurants en Angleterre ne sont-ils Grecs, Français, Chinois ou Hindous ?

Juliet : Exactement ; ce qui prouve notre ouverture cosmopolite, largeur d'esprit et bonne foi.

Paco : Peut-être faudrait-il demander aux 230 singes de Gibraltar s'ils désirent demeurer anglais ou bien devenir espagnols ?

Gloria : Je suppose que nous ferons cela quand vous vous déciderez à demander à vos Basques et Catalans s'ils veulent toujours être hispaniques.

Yannis : Nous avons tous nos affaires de ce genre. Nous à Chypre ...

Ryan : Bien dit. Nous c'est avec l'Ulster.

Paco : On est toujours le provincial de quelqu'un.

Ryan : Ou l'opresseur. Pas vrai, chères amies ?

Gloria : Vous avez résolu d'être rempli avec de l'offense aujourd'hui ou quoi ?

Juliet : Au juste, ma chère, que faisons-nous avec ces butors ? On pourrait les laisser entre hommes n'est-il pas ?

Ryan : Voilà une splendide idée ! Et nous fonderons un club de garçons. Cela vous dirait, monsieur ?

Yannis : En quoi cela consiste-t-il ?

Ryan : On se retrouve dans un endroit *vintage* pour boire quelques petites coupes et porter quelques *toasts*.

Paco : Ceci permet de picorer un peu quelques *tapas* et d'évoquer des sujets qui ne fâchent pas.

Ryan : Oui parce que les sujets qui fâchent il y en a trop ces derniers temps.

Yannis : Comme la crise grecque ?

Ryan : Cette chose est déjà de l'histoire ancienne. D'habitude on parlait de femmes mais voici qui s'avère risqué car si l'on s'approche d'elles à moins d'un mètre, gare !

Gloria : C'est le meilleur mot de la journée !

Juliet : En vérité, prenons de bonnes dispositions. Je crois qu'il nous faut pardonner aujourd'hui toutes les méchantes paroles.

Paco : D'accord ; avant de goûter aux joies d'un repas il convient d'avoir l'esprit en paix.

Ryan : Que de belles résolutions nous avons là ! Avec ceci l'extinction de la race humaine se profile à l'horizon.

Gloria : Que veut bien dire ce damné irlandais ?

Juliet : Je crois comprendre qu'il présuppose une séparation définitive des sexes.

Ryan : Tout juste. Il vous restera la zoophilie à vous autres Anglais.

Paco : Il nous reste les émois du football.

Yannis : Êtes-vous bien sérieux tous ?

Ryan : On ne peut plus sérieux. Et s'il n'en reste aucun je serai celui-là. (les touristes rient sauf Yannis qui demeure grave)

Yannis : Il est midi ; je dois fermer le dépôt.

Gloria : Déjà ?

Yannis : J'applique les horaires habituels, madame.

Juliet : Moins une heure.

Ryan : Allons, Juliet, n'y revenons pas. Nous avons attendu une heure pour visiter et les Grecs plus de quatre siècles pour retrouver leur indépendance.

Gloria : Tant que cela ?

Paco : Les Turcs ont toujours eu de la suite dans les idées et si on ne les avait battus à Lépante et à Vienne on les aurait trouvés attablés à la terrasse de nos cafés.

Gloria : Vous autres Espagnols vous vantez toujours. Il me semble que la britannique flotte leur a réglé leur affaire à Navarin, non ? C'est bien ce que dit le guide Grand Tour, Juliet ?

Juliet : En vérité, oui.

Ryan : Vous oubliez qu'il y avait quelques Français et quelques Russes.

Juliet : Ceux-là mettent toujours leur nez partout.

Paco : Chez nous ceci ne leur a pas réussi.

Gloria : Oui et le duc de fer³ les a bien étrillés.

Yannis : Puis-je vous suggérer de poursuivre cette leçon d'histoire européenne sous la tonnelle du café Panakoulis ? On y trouve d'excellentes bonnes choses ; en particulier des calamars frits dans leur encre.

Ryan : La chose s'avère des plus tentante.

Juliet : Arg ! Des calamars dans leur encre, vous dites mais c'est abject !

Gloria : Dégoutant !

Paco : Nous connaissons cela en Espagne ; vraiment un mets délicieux !

Gloria : Vous n'avez toute votre tête ! Imaginez que l'on vous fasse cuire dans votre propre salive !

Yannis : (riant) Vous pourrez aussi déguster des feuilles de vigne avec du riz et des aubergines si les calamars ne vous plaisent point.

Juliet : Nous préférons, en effet.

Ryan : Jusqu'où ne pousse-t-on l'amour des animaux ! (Akritas entre)

³ Le duc de Wellington.

Akritas : Salut caillou ! Ah! Tu as du monde aujourd'hui.

Yannis : Bonjour, berger. Comme tu le vois l'Angleterre, l'Irlande et l'Espagne sont venues me voir.

Akritas : Bienvenue à nos amis d'Europe.

Les Touristes : Merci à vous. (ils vont flâner)

Akritas : Il faut que je te parle, Yannis.

Yannis : Une autre fois, berger. J'étais sur le point de les mener chez Panakoulis pour déjeuner.

Akritas : Ils peuvent s'y rendre tout seuls, je crois.

Yannis : Ce ne serait pas très poli de les laisser ainsi.

Akritas : T'ont-ils au moins donné un pourboire ?

Yannis : Non.

Akritas : Je t'ai toujours dit que tu ne savais y faire, Yannis. Tu devrais disposer une assiette sur une chaise à l'entrée de ton dépôt de pierres et dans l'assiette quelques pièces de menue monnaie.

Yannis : Or donc ?

Akritas : Les touristes auront le réflexe de donner. Quelques piécettes toutes seules voilà qui encourage à la compagnie, à la générosité. Ma nièce, Irène qui est dame pipi à l'aéroport

d'Athènes se fait un pactole de la sorte. Mais il ne faut point que l'assiette soit trop pleine sinon les gens ne donnent plus.

Yannis : Je refuse.

Akritas : Toi et tes principes ! Les principes ne nourrissent pas son homme.

Gloria : (s'adressant à Yannis) Bien, monsieur ; si nous allions à ce café Panakota ?

Ryan : Il se fait faim.

Paco : L'Art cela creuse. Ainsi lorsque je me trouve devant l'Alhambra, j'ai toujours faim.

Yannis : On se verra plus tard, berger.

Akritas : (les saluant) Je mange vos maladies. Que toutes vos sécrétions aillent au mieux et s'accomplissent.

Gloria : Que veut-il dire ce vieux grec ?

Yannis : De la politesse, rien que de la politesse. (ils sortent en saluant Akritas)

Akritas : Bien. Je le verrai plus tard mais quelle sale affaire ! (un silence) Ils vont fermer la presque totalité du site. Finis mes pâturages pour les chèvres. Ils ne laisseront que le musée et encore pas en permanence. Tout se restreint jour après jour ; on ne veut plus rien payer. Parler d'argent c'est comme si l'on proférait des insultes! (il trace autour de lui avec son bâton un cercle imaginaire sur le sol) Allez berger, entre dans le cercle et

surtout n'en bouge plus. Si tu fais un pas en dehors, gare à toi ! (il manie son bâton comme un fusil que l'on épaule pour tirer) Pan! Sur le Chef des Administrateurs. Pan! Pan! Sur le Chef des Politiques. Pan ! Pan ! Pan ! Sur le Chef des chefs ! (il jette le bâton) Hélas, je suis trop vieux pour ce jeu-là. (il baisse la tête)

NOIR

L'Enigme du Temps.

Le décor demeure inchangé sauf la lumière d'une fin d'après-midi. Yannis ferme à nouveau le gros cadenas du dépôt et s'apprête à partir.

Phylé : Alors ta décision est prise ?

Yannis : Qui t'as parlé de ceci ?

Phylé : Je le sais voilà tout.

Yannis : Que sais-tu vraiment ?

Phylé : Que tu vas t'en aller. Que tu abandonnes ton travail ici.

Yannis : Tu dis vrai.

Phylé : Pourquoi ?

Yannis : La chose t'intéresse ?

Phylé : A l'occasion.

Yannis : Trop aimable de ta part. J'ai mes raisons.

Phylé : Puis-je les connaître ?

Yannis : Depuis quand ma vie te soucie-t-elle ?

Phylé : Un peu de curiosité ne fait de mal à personne.

Yannis : Je n'ai point envie d'en parler.

Phylé : Il le faudra pourtant.

Yannis : Cela n'a aucune importance.

Phylé : Je n'en crois rien. (un silence) Si je te disais que pour moi cela en a, de l'importance ?

Yannis : Il ne faut pas. Là où j'irai je serai seul de toute façon et il se passera longtemps avant que je revienne ; si je reviens.

Phylé : Tu fais soudain le mystérieux, Yannis.

Yannis : Je ne dois garder aucune attache.

Phylé : Même ta mère ?

Yannis : Ma mère s'occupe à tant de choses importantes. Elle pleurera au début puis elle reprendra le train de ses occupations.

Phylé : Ta mère a, en effet, beaucoup de caractère.

Yannis : On peut le dire ainsi. Ou encore pourvu que rien ne bouge...

Phylé : N'est-ce point la sagesse ?

Yannis. Sans doute. Peut-être... Mais à présent dans toute cette misère du pays il faut savoir ce que l'on veut : survivre à peine, subsister privé d'un quelconque avenir ou bien partir.

Phylé : Beaucoup l'ont fait autrefois.

Yannis : Certes. Je vais donc agir pareil que nos aïeux. (un silence)

Phylé : Tu as choisi la terre ou la mer ?

Yannis : La mer.

Phylé : Décris-moi la mer : celle qui va te prendre. Si tu me la décris je serai moins jalouse.

Yannis : Je ne peux pas.

Phylé : Veux-tu essayer tout de même ? Tu sais les mots, paraît-il. Peut-être avec tes mots, des mots choisis pour elle, je vais comprendre ce que tu as abandonné pour son amour.

Yannis : Alors je vais le faire... (un silence)

La mer c'est être seul en hiver
elle chante la douleur des hommes
mais elle fait aussi partie des beaux jours
les jours si parfumés
la justesse du soleil à midi
qui ne laisse aucune ombre.

Elle s'annonce comme la plus belle des promesses
contient tous les noms des pays fabuleux
t'arrache à ton sommeil, à la terre natale
qui ne te nourrit plus malgré le travail de tes mains

la mer perd ton regard dans le ciel du pays
te prend sur ses épaules et te mène où elle veut.

Quand elle le désire elle te prive de tout
du vent, des étoiles et du rêve d'un repos
elle exige de toi les plus hautes fatigues
ne livre ses secrets qu'un à un dans la nuit
perles nacrées au plus profond de l'eau
et si c'est son vouloir elle te prend la vie.

Voilà ce qu'est la mer, cette terrible amante
celle qui va me bercer de sa fidèle étreinte
celle qui me rendra peut-être à mon pays, le vrai
pays.

(un silence)

Phylé : Tu es un vrai poète, Yannis. (un silence) Que
veux-tu dire par « le vrai pays » ?

Yannis : J'ignore si je dois te parler de cela. Mais après
tout puisque nous devons nous dire adieu ...

Phylé : Tu ne mesures point tes paroles, Yannis. Dire adieu
s'avère chose grave.

Yannis : Je sais ce que je dis.

Phylé : Je t'écoute.

Yannis : Je fais ce rêve depuis toujours. Un songe étrange où
je me trouve en pleine mer sur un navire d'autrefois. Ses

fidèles rameurs ont tous abandonné leurs membres au sommeil le plus profond. Moi seul qui tient la barre, je veille sous les étoiles. Le flot ondule, il nous porte sur ses épaules puissantes. Il nous berce comme on le fait pour un petit enfant. Un tout petit enfant qui vient de naître.

Phylé : Quelle belle image !

Yannis : Oui mais cette attente recèle une angoisse, une crainte subtile.

Phylé : Laquelle ?

Yannis : Celle de m'endormir à mon tour tels les compagnons assoupis ; ceux dont je connais le nom un par un. Alors je contemple les étoiles ; je les nomme en silence faisant de la sorte le tour du ciel d'été. Là Orion, ici les Pléiades... Ainsi je ne dors pas.

Phylé : Et qu'attends-tu ?

Yannis : Le moment juste avant l'aurore.

Phylé : Pourquoi ?

Yannis : Parce que c'est en cet instant qu'il faut réveiller l'équipage à grands cris, donner le cap au navire sur l'horizon que l'on devine où se dessine, presque imperceptible, le noir pays.

Phylé : Le noir pays ? Tu veux dire notre pays ?

Yannis : Non. Le vrai pays ; celui d'où nous venons et où il

faut bien retourner car en naissant nous l'avons perdu. Puisque nous sommes en exil en cette vie.

Phylé : (songeuse) Crois-tu vraiment que ce pays existe ?

Yannis : J'en suis sûr. Je connais ses parfums, ses chemins sertis de perles comme de roses. Ses claires sources aux dires ensorceleurs et le chant des oiseaux qui parlent comme des hommes sages.

Phylé : Tu me décris le Paradis.

Yannis : Je te décris mon rêve.

Phylé : Et quand l'aurore vient ?

Yannis : Alors il faut que les rameurs courbés sur leurs bancs de nage donnent toutes leurs forces ensemble. Que le navire vole sur l'écume amère tel une mouette aux blanches ailes ; vole plus vite que la flèche de l'archer ou l'abeille reine afin de prendre de vitesse l'aurore. Avant que celle-ci ne touche le noir pays, le navire doit l'atteindre.

Phylé : Sans cela ?

Yannis : Tout s'engloutit dans la lumière du jour. Le pays disparaît ; il s'efface et l'effort de tous se trouve anéanti.

Phylé : Tu dois recommencer ; vivre le jour puis la nuit suivante te préparer.

Yannis : Cela même.

Phylé : Crois-tu y parvenir ; triompher de l'aurore et du jour ?
N'est-ce point une malédiction des dieux ?

Yannis : Peu importe ; ce moment là viendra quand la proue peinte du vaisseau se saisira de la terre noire et fertile du pays d'où je viens.

Phylé : Voici pourquoi tu as choisi la mer.

Yannis : Oui ; en partie.

Phylé : Tu as d'autres raisons ?

Yannis : Le travail se fait rare, tu le sais. Pour payer nos dettes que ne faut-il faire comme économies !

Phylé : La Grèce a toujours été pauvre. Tutoyer la richesse à crédit ne pouvait durer.

Yannis : On paie toujours la démesure au centuple.

Phylé : Tu pars pour laisser ta place aux autres.

Yannis : Aux plus jeunes, oui. Ils ont besoin du peu d'argent que nous gagnons ici.

Phylé : Piètre sécurité.

Yannis : Cela se nomme la solidarité.

Phylé : (riant) Tu dois être le seul à penser de la sorte et à agir ainsi.

Yannis : Tu te trompes ; beaucoup s'entraident crois-moi. A-t-on le choix d'ailleurs ? Lorsque tout devient mensonge, fausseté, manipulation ; quel parti doit-on prendre ?

Phylé : (froidelement) Tu peux hurler avec la meute. Devenir l'un de ces loups qui pratiquent la méchanceté ordinaire.

Yannis : Jamais !

Phylé : Où que tu te rendes, où que te portent tes pas vagabonds tu trouveras des gens cupides, impitoyables et inhumains. Tu cherches à fuir notre pays en te donnant belles raisons mais tu fuis tout de même.

Yannis : Je ne suis point lâche ; je vais travailler dur et puis je reviendrai pour aider à la tâche.

Phylé : La tâche est immense, Yannis.

Yannis : A la mesure de nos fautes, de notre folle témérité. N'avons nous pas cru pouvoir employer toujours la ruse contre nos soi-disant amis ?

Phylé : La ruse fait partie des actes de la vie. Elle est la défense du faible contre le fort, l'arme du petit face au plus grand.

Yannis : La ruse nous perd puisque l'on trouve devant soi un autre plus rusé comme Ulysse lui-même a trouvé son maître.

Phylé : Ulysse était jeune en cet instant auquel tu penses et il a survécu.

Yannis : Ne peut-on survivre en cherchant la vérité pour la dire ?

Phylé : La plupart du temps ceux qui font ce que tu dis le payent de leur vie ou de leur liberté.

Yannis : Voici pourquoi j'irai sur la mer. (un silence)

Phylé : Quand pars-tu ?

Yannis : Ce soir.

Phylé : Pour longtemps ?

Yannis : Au moins deux ans.

Phylé : Je vais t'attendre.

Yannis : Non. Il ne faut point.

Phylé : Moi seule décide.

Yannis : De quoi vivras-tu ?

Phylé : Moi et ma mère nous avons besoin de fort peu. On ne nous remarque jamais puisque nous sommes pauvres. Nous sommes dignes aussi ; à ceux qui veulent nous faire aumône nous répondons par non. Je t'attendrai.

Yannis : Et si je ne revenais plus ?

Phylé : Tu reviendras.

Yannis : Qu'est-ce qui te fait croire une telle chose ?

Phylé : J'en ai la certitude absolue. Je lis dans les étoiles ; les signes sont pour toi.

Yannis : Les signes ? Quels signes ?

Phylé : Ceux-ci. (elle tire de on châle noir trois dés assez gros ; l'un noir, l'autre blanc et le dernier rouge)

Yannis : Tu joues aux dés pour connaître les signes ?

Phylé : Je ne joue pas. J'observe.

Yannis : Puis-je les voir ?

Phylé : Si tu le veux. (elle les lui confie)

Yannis : Je n'en ai jamais vu de pareils ! Il n'y a aucune marque sur leurs faces et avec ces trois couleurs. D'habitude on les trouve tous blancs.

Phylé : Ce sont mes dés.

Yannis : (riant et les lui rendant) Tu te moques de moi ! S'il n'y a aucun nombre inscrit sur leurs faces, cela ne signifie rien.

Phylé : Pense ce qu'il te plaira. Pour moi ils sont parlants mieux qu'un oracle ou bien une page de livre.

Yannis : (gravement) Qui t'as appris ceci ?

Phylé : Ma mère et sa mère avant elle.

Yannis : Toujours les femmes.

Phylé : Les femmes savent.

Yannis : Et tu prétends deviner l'avenir de la sorte ?

Phylé : Ai-je dit cela ?

Yannis : Non. Tu as parlé de certitude.

Phylé : J'ai parlé de signes.

Yannis : Que sont les signes ?

Phylé : Les questions auxquelles on répond par un seul mot ou deux. Par le silence parfois.

Yannis : A ton tour d'être bien mystérieuse.

Phylé : Je suis faite de mystère et le mystère m'appartient. Pourtant ce mystère m'attache à toi, Yannis. Je ne sais comment il m'impose ta présence ainsi que ton attente.

Yannis : Est-ce de l'amour ?

Phylé : Peut-être. Je n'en ai la preuve.

Yannis : Parce qu'il faut avoir des preuves d'amour ?

Phylé : Je ne crois guère que l'amour existe.

Yannis : Il mène le monde pourtant.

Phylé : Détrompe-toi ce qui mène le monde c'est la Poésie ; ce que tu fais, Yannis.

Yannis : Quelle étrange femme tu es ! Je ne sais rien de toi.

Phylé : Voilà le meilleur bien. Que voudrais-tu savoir d'ailleurs ?

Yannis : Où tu vis vraiment ; tes gestes quotidiens, tes peines et tes joies ; tes projets ...

Phylé : (le regardant fixement) Je n'ai qu'un seul projet : il s'agit de ton retour.

Yannis : Alors montre-moi les signes.

Phylé : Tu le veux vraiment ?

Yannis : Oui je le désire.

Phylé : Tu l'auras voulu...

Yannis : Devrais-je craindre quelque chose ?

Phylé : les signes vivent comme les reflets moirés à la surface de l'eau. Avec elle ils changent pour dire oui ou non, pars ou reste, vis ou meurs.

Yannis : Je comprends.

Phylé : (maniant les dés avec bruit) Alors tu veux toujours savoir ?

Yannis : Bien sûr !

Phylé : (lançant les dés autour d'elle en faisant pivoter son corps) HECATON HELLAS ! (elle s'accroupit, un genou en terre et penche la tête en avant, cheveux sur le visage)
Dites-moi maintenant ! (un silence ; elle se redresse et va reprendre les dés un à un)

Yannis : Et bien ?

Phylé : Le noir ne dit rien ; la terre ne dit rien puisque tu vas la quitter. Le blanc dit danger, grand danger puisque tu subiras l'humeur furieuse de la mer. Le rouge dit retour puisque tu ne vas point mourir.

Yannis : Je reviendrai donc.

Phylé : Oui. Tu me trouveras ici à t'attendre.

Yannis : Comment peux-tu demeurer immobile ? Décider que rien en toi ne va mouvoir ?

Phylé : Que sais-tu des pays que je parcours pour venir te rejoindre ? Des contrées de crépuscule et des crocs qui prennent

mes chevilles ? Des ronces et des plaies ? Que sais-tu de tout ceci?

Yannis : Rien. Vraiment rien.

Phylé : Sans toi crois-tu que j'existe ?

Yannis : Je ne sais.

Phylé : J'existe dans ton approche.

Yannis : Comme l'aurore à chaque fois ?

Phylé : Comme l'aurore au beau nom. (un silence)

Yannis : Peut-être est-ce toi que j'aimerais atteindre dans mon rêve. Peut-être est-ce toi le noir pays.

Phylé : Si tu veux. Je ne crois point aux rêves.

Yannis : Nous sommes pourtant faits de leur chair.

Phylé : Les Poètes croient ces choses, en effet. Ils veulent nous les faire croire.

Yannis : Que reste-t-il sans cela ?

Phylé : Des cendres, de la poussière. Regarde autour de toi, Yannis ; tu vis dans la poussière, la respire ; ton corps l'a assemblée pour un instant.

Yannis : Peut-être en est-il ainsi mais mon coeur ne se pétrit de cendre. Il abrite l'espoir.

Phylé : L'espoir. Oui voilà une belle raison. Mais espérer n'a aucune valeur.

Yannis : De quelle valeur parles-tu ? La valeur des choses, des êtres se compte à leur plénitude, leur sonore présence.

Phylé : Je sais ceci grâce à toi.

Yannis : Si rien ne compte alors je cherche sans relâche le sens qui n'a pas cours. Je vais, je rencontre et de la sorte peut naître la raison de ma vie. Voilà aussi pourquoi je pars au loin.

Phylé : Des rencontres, tu en feras. Mais tu reviendras seul.

Yannis : Pourquoi ?

Phylé : Parce que tu vas chercher au loin ce qui repose à tes pieds.

Yannis : Je n'ose comprendre ?

Phylé : La terre qui te porte est celle que tu cherches.

Yannis : Je n'en crois rien.

Phylé : La terre n'oublie aucun de ses enfants. Elle les dresse, vivants sur sa poitrine. Tout comme nos enfants nous blesseront, nous blessons notre terre en la souillant, en la quittant, en lui ôtant ses os qui sont les pierres de nos maisons. Tu vas partir et comme un arbre que l'on coupe il manquera ta forme dans le ciel ; tes pas seront ailleurs, ta parole telle une source tarie ne résonnera plus ici. Voici pourquoi je resterai à t'attendre : pour la terre.

Pour qu'elle ne souffre en rien de ton absence puisque je lui rappellerai, en prononçant ton nom, ton être et ton vouloir.

Yannis : Qu'il en soit donc ainsi. (un silence) Je dois partir, le bateau n'attendra pas. Veux-tu m'embrasser ?

Phylé : Non. Si je le faisais les signes en seraient changés.

Yannis : Je comprend encore. (il s'approche d'elle et prend les mains de Phylé entre les siennes) Je ne sais trop pourquoi mais je sens que tu dis vrai : je serai de retour.

Phylé : Les signes ne mentent jamais.

Yannis : Oui. Sans doute. (il lâche les mains de la jeune femme) Une dernière chose encore.

Phylé : Que veux-tu ?

Yannis : Le vieil homme qui vient ici, peux-tu lui dire que je suis parti ? Je n'ai pas eu le temps de le revoir ; il ne le sait.

Phylé : Ce berger ? Je ne l'aime guère.

Yannis : J'avais compris. Fais-le pour moi, je t'en prie. Ne sois point trop dure.

Phylé : Je lui dirai.

Yannis : Alors adieu.

Phylé : Au revoir, Yannis. (Yannis sort ; elle s'accroupit sur le sol un genou en terre et manie les dés lentement)) L'attente commence...

Je sais attendre ; ma mère m'a appris. Elle aussi, en son temps, a su attendre jusqu'à ma venue au monde. Attendre veut dire que l'on peut tout perdre et tout gagner. Passés les moments d'espoir, de crainte ou de reproche, la vigilance toute entière s'impose. L'attente n'a point d'autre ornement, d'autre pesante tâche... Elle se place comme une statue de chair immaculée, une image figée par la Méduse avec aux lèvres un imperceptible sourire, en tête un jardin merveilleux. Peu importe le temps de l'attente ; il peut devenir éternité ...

Akritas : (entrant) Bien le bonsoir, jeune fille.

Phylé : Ah ! C'est toi.

Akritas : Qui veux-tu d'autre ? Je cherche Yannis.

Phylé : Yannis est parti.

Akritas : Comment parti ?

Phylé : Il m'a chargée de te le dire car son bateau devait sortir en mer ce soir.

Akritas : Son bateau ? Comment a-t-il pris cette funeste décision ?

Phylé : Exactement comme tu l'as fait en son temps quand tu avais son âge pour te jeter dans la guerre. Tu te souviens ?

Akritas : Cela n'a rien à voir. Le pays était divisé, occupé. Yannis a un poste ici ; il travaille.

Phylé : Plus maintenant.

Akritas : Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Phylé : On dirait que tu ne connais point ton ami. D'ailleurs connaît-on ses amis sauf pour les trahir ?

Akritas : Il t'a quitté depuis longtemps ? Peut-être avec un peu de chance je pourrai le rattraper.

Phylé : Peine perdue, vieillard. Il est loin.

Akritas : (tombant à genoux) Ah ! Malheur ! Si j'étais venu plus tôt !

Phylé : Tu n'aurais rien changé à sa décision.

Akritas : As-tu au moins tenté de le dissuader ?

Phylé : Non.

Akritas : (se relevant) Maudite femme ! Tu l'as encouragé !

Phylé : Bien sûr que non.

Akritas : Je ne comprends guère.

Phylé : Tu as décidément la mémoire courte, vieil homme.

Akritas : L'âge certainement. (un silence) Veux-tu me donner quelque explication ?

Phylé : Il n'y a rien à expliquer. Yannis s'embarque sur la mer ; il va au loin pendant deux ans.

Akritas : Deux ans!

Phylé : Voilà ce qu'il a dit.

Akritas : Je crois savoir. Il a laissé son poste aux plus jeunes que lui. Il a fait ceci, se sacrifiant pour eux à cause de ces nouvelles économies que l'on nous force à accomplir.

Phylé : Tu devines bien.

Akritas : Est-ce bien tout ?

Phylé : Il a voulu suivre son rêve.

Akritas : N'est-ce point ce que nous espérons tous ?

Phylé : Je n'ai aucun rêve à poursuivre.

Akritas : J'en ai eu un autrefois.

Phylé : Un rêve de mort.

Akritas : Non ; un rêve de liberté.

Phylé : La même chose, en fait.

Akritas : Tu prétends me juger ?

Phylé : Je connais tes actes. En tires-tu de la fierté ?

Akritas : Je regrette certains ; d'autres non.

Phylé : Tu as tué au nom d'une idée folle.

Akritas : C'était une idée juste.

Phylé : Je n'en crois rien.

Akritas : De toute façon j'ai payé pour ceci.

Phylé : Que tu crois. Tu commences à peine à le faire.

Akritas : Que veux-tu dire ?

Phylé : Tu vas devoir, comme moi, attendre ton ami. Es-tu prêt ?

Akritas : Je n'y suis point préparé, hélas !

Phylé : Commence par sa voix. Retiens-la douce ou forte. Si tu oublies le son de sa voix, tu le perdras tout entier.

Akritas : Je vais faire comme tu dis. (un silence) Crois-tu qu'il reviendra ?

Phylé : J'ai mon idée.

Akritas : Je pense qu'il rentrera ; en effet il faut tenir pendant deux ans ...

Phylé : Pour un vieillard je suppose que s'ouvre une porte d'angoisse.

Akritas : Tu parles juste. On ne sait si l'on sera en vie lors du retour de son ami.

Phylé : (reprenant ses dés en les faisant sonner) Tu veux jouer ?

Akritis : Les dés ! Tu as les dés !

Phylé : Désormais je les porte, comme ma mère avant moi l'a fait.

Akritis : J'ai joué avec ces mêmes dés une fois voici bien longtemps, dans ma jeunesse. Une fille comme toi ...

Phylé : Ma mère ...

Akritis : Je vois clair à présent.

Phylé : Tu as posé tes questions à l'époque ?

Akritis : Oui. J'ai posé des questions.

Phylé : Et qu'ont répondu les signes ?

Akritis : Ta mère ne te l'a dit ?

Phylé : Ma mère ne parle jamais des signes d'autrefois.

Akritis : Le noir a répondu la lutte ; la lutte âpre pour la terre. Le blanc a dit défaite et le rouge, pire que la mort.

Phylé : Or tout s'est accompli.

Akritis : Oui, tout : lutte, défaite et prison. Il m'arriva pendant des années de serrer la main chaque matin à un voleur.

Phylé : Et lui à un meurtrier.

Akritis : Le monde est une histoire de fous racontée par un ivrogne un soir d'orage.

Phylé : Pour une fois tu dis mon sentiment.

Akritas : Nous passons d'une cage à l'autre et nous finissons mal. Voilà ce que j'ai eu à l'esprit ces soirs-là, ces jours là.

Phylé : Et maintenant ?

Akritas : J'étais presque apaisé. Ma vie très simple s'est écoulée à regarder la plaine, les montagnes où vont mes bêtes et à parler avec mon ami. Jusqu'à ce soir je vivais presque heureux.

Phylé : Je te l'ai dit ; tu commences à peine à payer.

Akritas : Yannis aussi doit payer ?

Phylé : Bien entendu.

Akritas : Les dieux sont cruels. Pourquoi accabler un si jeune homme ?

Phylé : Notre sort fut scellé voici longtemps. La jeunesse nous prête à croire en l'immortalité et puis nos corps s'affaiblissent, nos membres lourds n'obéissent plus, nos traits deviennent affadis, le mal ronge nos viscères...

Akritas : Que suggères-tu ?

Phylé : Veux-tu jouer ?

Akritas : Jouer aux dés pour lui ?

Phylé : Tu le ferais, vieillard ?

Akritas : Oui mais sans le dé rouge.

Phylé : (riant) Rusé que tu es !

Akritas : Le dé rouge prédit la mort.

Phylé : Pas toujours.

Akritas : Acceptes-tu de ne lancer que le blanc et le noir ?

Phylé : Les signes sont trois et ne font qu'un. Les énigmes sont trois, la mort est une.

Akritas : Soit. Lance les dés ; je prends sur moi les signes pour Yannis.

Phylé : (lançant les dés autour d'elle en faisant pivoter son corps) HECATON HELLAS ! (elle s'accroupit, un genou en terre et penche la tête en avant, cheveux sur le visage) Dites-moi encore ! (un silence ; elle se redresse et va reprendre les dés un à un)

Akritas : (la tête levée regardant le ciel) Je t'écoute, femme.

Phylé : Le blanc dit même terre ; le noir dit durer ; le rouge...

Akritas : La mort ?

Phylé : (souriante) La gloire !

Akritas : La gloire ! Pour qui ?

Phylé : Pour lui.

Akritis : Tu as triché, comme toujours.

Phylé : Bien entendu.

Akritis : Tu savais certain son retour.

Phylé : Oui.

Akritis : Mais il te manquait un quatrième signe et moi je te l'ai offert.

Phylé : De quoi te plains-tu ? Tu vas vivre, il va vivre.

Akritis : Autrefois je voulais la gloire.

Phylé : Que tu n'auras jamais.

Akritis : Il n'y a rien de plus insupportable que la gloire sinon l'attente de celle-ci.

Phylé : Tu en as fait cadeau à ton ami.

Akritis : Alors tout est pour le mieux. Je resterai dans la pénombre de mes souvenirs, dans le silence. Voici un juste sort.
(il rit)

Phylé : Au bout du compte je t'ai mal jugé, vieil homme.

Akritis : Je n'ai que faire de ton jugement.

Phylé : Je m'en doute.

Akritis : Penses-tu que je vais croire à tes mensonges ?

Crois-tu que je vivrai encore pour attendre comme je l'ai fait autrefois dans l'île de Makronissos ? Là-bas ils brisaient nos os et nos âmes. Moi ils ne m'ont jamais brisé parce que j'attendais.

Phylé : Qu'attendais-tu ?

Akritas : La fin des jours mauvais et arides. J'ignore les mensonges ; mon seul but demeure d'être fort autant que juste. Je ne veux qu'une chose pour me rassasier : une terre de justice et encore je ne la possède. (un silence) Souvent dans la montagne je sens le vent de ma patrie ; un air chargé des senteurs de la sauge, de la résine des pins. Ce vent fait plus dur le silence... Cette patrie, je lutte seul pour elle ; j'ai plus détruit que construit, plus mené de combats, fait des sacrifices, remplis des yeux de larmes. Mais aujourd'hui tel le liseron je m'accroche à la lune et les mots amers je ne les prononce jamais. Quand bien même le flot s'assècherait entier, il en sera ainsi. (un silence)

Phylé : (doucement) Ton ami reviendra.

Akritas : Puisque tu le dis.

Phylé : Nous serons là tous deux pour ce moment.

Akritas : Comme la nourrice et le bouvier au retour d'Ulysse ?

Phylé : Je ne serai aussi vieille.

Akritas : Peu importe ce que tu vas devenir. Ce que je comprends c'est que tu ne vieilliras point ; toi, celle qui porte les dés. Je devine encore que notre attente sera faite d'amour ou bien de haine. Je t'aimerai parce que tu espères son retour ; je te haïrai car au moment où il sera là tu lanceras tes dés maudits une nouvelle fois. Si je le peux je t'en empêcherai.

Phylé : En prenant sur toi les signes comme tu viens de l'accomplir ?

Akritas : Je ne souhaite la mort à ce point.

Phylé : Tôt ou tard la mort va venir te défoncer la poitrine et te tordre le nez. Le sais-tu, vieillard obstiné ?

Akritas : Ma gloire repose dans cette belle destinée : n'être en rien égal aux dieux ; ne vouloir leur ressembler, refuser leurs cadeaux pervers, leurs étreintes glacées. Je mourrai, je le sais.

Phylé : Tu es bien le seul qui raisonne de la sorte parmi tous ceux que je côtoie. Ils se pressent, demandent à hauts cris les signes pour leurs vies.

Akritas : Les fous !

Phylé : (riant) Bien sûr ! (un silence) Ainsi, vieil homme, voici longtemps tout doucement nous avons commencé à nous mentir.

Akritas : La force du mensonge demeure de faire croire que tout est mensonge.

Phylé : Un jour, au bout de ce chemin, tu me supplieras de relancer les dés.

Akritas : Il faudra d'abord réveiller le chien.

Phylé : De quel chien parles-tu ?

Akritas : Celui qui se trouve là-bas, couché dans la fine

poussière ; le chien jaune au milieu de la place, en plein soleil.

Phylé : Ne comptes point sur moi pour faire cette chose.

Akritas : (riant) Je le savais. Moi-même depuis toujours j'ai évité de réveiller le chien jaune, le chien de Broronia.

Phylé : Je dois te quitter à présent.

Akritas : Nous nous verrons ici chaque soir, je suppose ?

Phylé : Si tu le veux.

Akritas : Je le désire. On souhaite à tout instant mesurer la force de son amour ou de sa haine.

Phylé : Que je sache ils sont frère et sœur. (elle sort)

Akritas : Puisse le mal du pays te prendre dans ta chair, Yannis. Ainsi, blessé, te ramener vers nous. (un silence)

Et ce que toute la nuit n'a pu dresser
c'est le jour puissant qui le fera,
coeur précieux de ma jeunesse
ne m'oublies pas, ne faiblis pas !

NOIR

L'Enigme du Rêve.

Le décor reste inchangé ; nous sommes au petit matin. Yannis surgit sur scène avec des habits élimés, un pied sans chaussure, portant une besace, les cheveux un peu blanchis.

Yannis : (s'arrêtant au milieu de la petite place ; il a l'aspect d'un homme las) Enfin, me voici de retour après tout ce temps, tous ces voyages. Toujours la nostalgie a habité mon cœur ; la mer au loin m'amena, je voulais faire fortune ! Tant d'entre nous ont suivi cette voie pour ne point revenir ... (un silence) Je reviens alors qu'à cent reprises l'écume a rempli ma bouche et l'onde amère failli m'engloutir. Je reviens encore plus pauvre qu'à mon départ, après avoir vu tant de pays sans joie qu'ensanglantent la mort et la haine. J'ai parcouru des terres suppliciées sans cesser de penser à la mienne balayée par le vent d'été qui chasse la poussière et les cailloux, où l'eau croupit au fond des rares puits. J'ai invoqué mille fois le maître des portes de la mer ; j'en ai appelé aux femmes qui engendrent nos rêves pour une fin heureuse. Malade par les fièvres, frémissant sous la pluie, ballotté dans des coques pourries, j'ai parcouru ce monde avec pour compagnons de blêmes va-nu-pieds. Le monde qui est sale, brutal, j'en ai arpenté chacun des océans. J'y ai vu flotter tout ce que l'homme jette ; des jours entiers en ces ordures entassées où habite désormais une vie immonde et secrète. (un silence) Je reviens ... (il tire de sa besace la clef du cadenas) Le seul bien qui me reste. (il ouvre la

porte du dépôt peu à peu, en peinant ; celle-ci fait un bruit rouillé. Un instant il se tient devant l'entrée obscure puis s'installe contre le mur, la tête penchée vers le sol. Les touristes, blafards, paraissent un à un lentement).

Paco : Ah ! Nous avons aujourd'hui un beau soleil !

Gloria : Il n'y a pas à dire ce pays est celui de la grande lumière.

Juliet : Dommage que nous n'ayons ceci chez nous.

Ryan : (sortant en courant les bras à l'horizontale, faisant l'avion en penchant son corps à droite et à gauche) Impossible mes chères amies ; comment sans cela auriez-vous un gazon aussi vert ?

Juliet : Il nous suffirait d'arroser notre gazon à outrance.

Gloria : Irriguer nos pelouses, voilà qui ne serait point raisonnable.

Paco : (hilare) Nous irriguons bien nos palmiers ; aussi poussent-ils bien droits !

Juliet : Peut-être avez-vous raison, chère Gloria ; irriguer n'est très indiqué pour notre gazon. Il vaut mieux le peigner.

Ryan : (hilare) J'ai toujours pensé que les Anglais étaient des peigne-gazon.

Gloria : Voilà qu'il recommence à faire l'odieux personnage !

Juliet : Il a de la chance que le temps soit beau aujourd'hui sinon...

Ryan : Sinon ?

Gloria : Nous aurions botté votre extrémité.

Juliet : Parfaitement.

Paco : Je comprends désormais pourquoi les Anglaises ont de grands pieds.

Ryan : (levant les bras) Merci Soleil, toi si grand, si pur et bienheureux ! Grâce à tes rayons qui réchauffent nos coeurs nous voici réunis.

Paco : (mettant les bras croisés derrière la nuque et se balançant) Tu as raison, l'ami. Profitons du beau temps !

Gloria : En vérité les hommes sont toujours des butors.

Juliet : Je me trouve dans cet agrément.

Gloria : (à Ryan) Définitivement je ne pourrais jamais sauter avec vous.

Ryan : Mais si ! Mais si ! (il la prend par la taille et l'entraîne dans une danse endiablée)

Gloria : Damné furieux d'Irlandais ! Voulez-vous me lâcher !

Paco : (frappant des mains) *Anda la vaca, hombre ! Olé !*

Juliet : Stoppez cela ! Et vous l'Espagnol n'allez-vous donc intervenir ?

Paco : Un *caballero* ne s'interpose jamais lors d'une danse. Il attend que l'on ait fini, question de courtoisie.

Gloria : (virevoltant) A l'aide! Cet homme est un fou dément !

Ryan : (même jeu) Ah ! Gloria, ne voyez-vous que nous sommes au pays d'Eros, celui qui fait monter la sève des arbres au printemps, s'étreindre les êtres pour la Vie !

Juliet : (à Paco) Allez-vous, oui ou non agir en quelque chose ?

Paco : (tapant du pied et frappant toujours des mains) Nous autres, Espagnols, avons deux devises sur notre épée.

Juliet : Ah oui ? Lesquelles ?

Paco : Sur une face : ne me tire point sans raison.

Juliet : Mais encore ?

Paco : Sur l'autre face : ne me rengaine sans honneur.

Juliet : Je ne vois aucun rapport avec la présente situation.

Paco : Je vous montre. (il prend à son tour Juliet dans ses bras et l'entraîne dans la même danse endiablée)

Juliet et Gloria : Arrêtez-nous ! Arrêtez-les ! A la rescousse ! *Help !*

Yannis : Et si vous me disiez ce que vous faisiez ici, depuis

tout ce temps ? (les deux couples s'arrêtent net, essoufflés. Les deux femmes s'écartent lentement des deux hommes, à regret)

Ryan : Qui c'est celui-là ?

Paco : Un Grec levé de bonne heure, apparemment.

Gloria : Merci pour votre intervention.

Juliet : Vous voici notre sauveur, monsieur.

Yannis : Vous étiez là il y a deux ans déjà. (les touristes rient)

Paco : Nous avons affaire à un Grec un peu dérangé, je crois.

Juliet : Deux ans ? Mais nous venons d'entrer dans votre ...
Votre ...

Gloria : (riant) Dépotoir archéologique.

Ryan : (se plantant devant Yannis) Tu plaisantes, l'ami.

Yannis : (très calme) Pas un instant ; je n'ai le coeur à plaisanter car je suis parti trop longtemps, hélas.

Juliet : Les sudistes n'ont point la bonne notion du temps. Le soleil sans doute ...

Paco : (vexé) Qu'est-ce que vous reprochez aux sudistes ?

Gloria : A part le soleil, le Sud n'a grand-chose à offrir au Nord.

Ryan : Même pas le renouveau des idées ramollies par le climat humide ?

Gloria : Non. Le Sud n'a que des pauvres à placer et surtout de vieux sentiments. Le Nord, lui ...

Paco : Est froid, calculateur. Il gagne toujours et prend les gens du Sud un à un.

Juliet : Je croyais plutôt ceci de l'Ouest.

Gloria : Je te parle de caractères plus que des points cardinaux.

Juliet : Je comprends mieux.

Ryan : Bah ! Profitons de notre journée au lieu de débiter de piètres paroles. (s'adressant à Yannis). Tu causais d'un café, l'ami ?

Yannis : La café Panakoulis n'existe plus. Il a fermé l'an dernier m'a-t-on dit.

Paco : Et il n'y a d'autre endroit pour déjeuner ?

Gloria : Oui, je commence à avoir faim après cette, euh, bacchanale.

Juliet : Moi de même. Enfin si le café a fermé nous pourrions peut-être demander chez l'habitant quelques douceurs ?

Yannis : *Glyko tou coutaliou*. Oui, ceci se fait encore.

Ryan : Qu'est-ce donc ?

Yannis : Un verre d'eau avec une cuillère de confiture.

Paco : Nous ce sont des *dulces*. Des biscuits au gingembre, aux amandes ...

Yannis : D'habitude la confiture se fait avec de la figue, de la bergamote ou du raisin.

Ryan : Quelle belle coutume ! Il est vrai qu'en Grèce on trouve toujours des figuiers, des oliviers, des cyprès, des gattiliers ...

Gloria : Vous nous accompagnez, monsieur ?

Juliet : Oui, venez.

Paco : Vous serez notre guide et nous serons généreux.

Yannis : Non. Je ne puis faire ce que vous me demandez.

Ryan : Pourquoi ? Vous n'aimez point les étrangers ?
Remarquez, je comprends en ce qui concerne nos amies anglaises. Albion a été bien sévère avec vous autrefois.

Juliet : Mais on les a empêchés de devenir des rouges, non ?

Paco : Si j'étais vous, Juliet, je n'insisterais guère.

Gloria : C'était il y a longtemps, de toute façon.

Yannis : Longtemps ne veut rien dire ici, dans ce pays. Mille générations peuvent passer et l'éternelle Mère qu'est la Grèce se souvient. La neige y recouvre nos légendes et si tu l'interroges elle ne répond à aucune de tes questions ; elle en pose d'autres à son tour. Il n'existe aucun remède à sa parole.

Ryan : Du genre ?

Yannis : Pourquoi mes enfants se sont-ils entretués ? Comment des fils ont-ils assassiné d'autres fils ? N'y aurait-il d'autre sort que la funeste prédiction des dieux ?

Juliet : De quoi parle-t-il ?

Gloria : Je comprends. Il parle de la guerre. (un silence. Tous baissent la tête)

Paco : Si cela peut te consoler, l'ami, tous les peuples ont eu droit à cette triste destinée. En Espagne ...

Yannis : Le bien et le mal sont plus forts sur notre terre. Ce qui corrompt la vie des hommes y demeure planté depuis que le nombril du monde y fut placé, à Delphes. Ne me parlez pas d'honneur ; il détruit les maisons.

Ryan : Oh là, là ! Notre conversation devient d'un ennui mortel. Nous sommes chez vous non pour nous prendre la tête mais pour prendre du bon temps. N'est-ce pas mes amis ?

Gloria, Juliet et Paco : Ah ça oui !

Yannis : Je sais. Accomplir le bien ne se fait que dans l'effort et nous adorons le plaisir, la paresse.

Gloria : Bon. Après ces belles diatribes, je suggère que l'on se mette en route.

Juliet : Splendide ! Je meurs de faim.

Ryan : pour ma part je meurs de soif. Je crois que je pourrais boire la mer avec tous ses poissons !

Paco : Une bière fraîche suffira.

Juliet : Oui mais une bière anglaise parce que vos bières ...

Paco : Qu'est-ce qu'elles ont nos bières ?

Gloria : Elles ressemblent à de l'eau de vaisselle.

Paco : Je ne vous permets point ! Nos bières, outre le fait qu'elles sont nationales, sont brassées avec amour.

Ryan : Oui tout comme votre champagne.

Paco : On en a fait frire dans l'huile d'olive pour moins que ça ! Parlons plutôt de vos stupides beignets qui sentent le savon !
Croquetas de mierda !

Gloria et Juliet : Oh ! Voilà qui demeure choquant! (Phylé entre, vêtue de sa robe rouge)

Phylé : Vous êtes en retard mesdames et messieurs. Il faut vous hâter.

Ryan : Bonjour, jeune dame. En retard dites-vous ?

Phylé : Si vous souhaitez quelques douceurs vous devez vous rendre chez la belle Aïdonea Pylartès. Elle vous accueillera volontiers.

Paco : Comment y va-t-on ?

Phylé : Revenez dans le dépôt d'où vous êtes venus et passez par la porte de derrière puis suivez le sentier.

Ryan : La porte de derrière se trouve fermée que je sache.

Phylé : Je viens de l'ouvrir pour vous tous.

Gloria : Merci beaucoup, jeune dame. Vous venez vous autres ?
(tous la suivent et rentrent dans le dépôt)

Phylé : (empêchant Yannis de les suivre) Pas toi ; attends !
(lorsque tous les touristes ont disparu à l'intérieur) Maintenant ferme le cadenas. Vite !

Yannis : (s'exécutant) C'est toi ! Tu m'as attendu comme tu l'avais promis !

Phylé : Qui es-tu ?

Yannis : Je suis Yannis.

Phylé : Prouve-le.

Yannis : Je suis parti voici deux ans ; j'ai parcouru tous les océans. J'ai voyagé sur des coques mangées de rouille. J'ai fait naufrage puis survécu, mon esprit rongé du remords de l'exil. Quand j'étais de quart je pensais à toi, jeune fille qui est ma patrie.

Phylé : Tous ceux qui ont quitté notre sol parlent comme tu le fais.

Yannis : Pourquoi les as-tu renfermés dans le dépôt ?

Phylé : Tu ne devines point ?

Yannis : Non. Mais il y a tant de choses que je ne comprends guère. Ces gens, ces étrangers, je les ai vus avant mon départ ; ici même.

Phylé : Tu les as vus, en effet.

Yannis : Ils sont donc restés à m'attendre, tel que toi ?

Phylé : On peut le dire ainsi. Ils sont morts, vois-tu et comme tous les morts ils ne le savent pas.

Yannis : Tu déraisonnes.

Phylé : (riant) Garder les morts là où ils doivent se tenir ne pose aucun problème.

Yannis : Comment ont-ils péri ?

Phylé : Un naufrage. Celui d'un ferry dans le golfe de Patras. Il s'est produit une explosion et le navire a sombré en quelques minutes ; aucun survivant. Ils devaient être dans leurs voitures.

Yannis : Horrible ! (un silence) Pourquoi sont-ils là s'ils ont perdu leurs vies ?

Phylé : Parce que nous sommes en Grèce et pour aller au pays des morts il faut en payer le passage. Eux, ils n'avaient l'obole pour Charos. Ce sont des étrangers ; les étrangers ne croient en nos coutumes.

Yannis : Ne pourrait-on leur donner cette obole afin qu'ils puissent reposer en paix ?

Phylé : Tu les as entendus ? Il faudrait les persuader de prendre dans la bouche une petite pièce de monnaie, sale, crasseuse, ayant trainé qui sait dans la poche de quelque Pallikare.

Yannis : D'habitude les Pallikares ont les poches percées.

Phylé : Tu n'as point tort, l'ami.

Yannis : Tu ne me reconnais point ou tu fais semblant de ne pas me reconnaître ?

Phylé : J'ai connu autrefois un homme qui te ressemblait. Il a pris la mer ; peut-être la mer l'a-t-elle pris.

Yannis : Son nom ?

Phylé : Yannis, le poète.

Yannis : Je suis Yannis.

Phylé : Je te le répète : prouve-le.

Yannis : Je gardais ces lieux naguère. Je tenais ce dépôt ; je puis t'en décrire le contenu pièce par pièce.

Phylé : Ceci ne suffit point.

Yannis : Que puis-je accomplir pour te convaincre ?

Phylé : Parle. Ta voix seule saura le faire.

Yannis : Au début la mer ne possédait pas mon coeur, seul le ciel comptait. L'air m'offrait chaque senteur de la terre après

l'orage et la moindre courbure de l'horizon me faisait réfléchir à cette incroyable histoire du moment accompli...

Puis à comparer le ciel et l'eau mouvante j'ai su que tout se confondait, que la puissance de l'écume n'est rien si chaque jour l'aurore ne la chevauche jusqu'à paraître au rivage qui l'attend d'un terrible désir. Voici ce que j'ai fini par comprendre : que tout est bataille et rythme dans la Vie ; cela avec des accents de douceur et de cruauté. Ainsi au-delà de la mer elle-même ton visage m'apparaissait, accompli dans ses traits de calme, de dignité et de beauté puissante. Celle des dieux, assurément. (un silence)

Voici ce qui m'a fait entendre l'amour que j'ai pour toi, jeune fille aussi glorieuse que le jour.

Phylé : Tu es bien Yannis, le poète. (s'inclinant devant lui)
Bienvenue au pays ; bienvenue à celui qui sait charmer même les ombres.

Yannis : (la relevant) Allons debout mon âme ! Debout ! (elle s'écarte de lui et le contemple longuement)

Phylé : Oui c'est bien toi ; les mêmes gestes, la silhouette et la voix !

Yannis : Je suis pauvre ; de tous mes voyages je n'ai rien gagné, tout perdu.

Phylé : Peu importe.

Yannis : Et ma mère ? Comment va ma mère ?

Phylé : Nous l'avons mise en terre voici six mois, au printemps.

Yannis : Ah ! (il courbe la tête, bras ballants) Et je n'étais point là.

Phylé : Comme Ulysse tu voyageais au loin. Elle t'a demandé, a prié pour ton retour avant de se résigner. Elle a pleuré beaucoup, sauf à la fin.

Yannis : Ma mère que je croyais éprise des choses futiles.

Phylé : Ta mère t'aimait comme les mères savent aimer leurs fils : en silence, par le regard.

Yannis : Jamais je n'aurais dû partir.

Phylé : Tu as eu raison.

Yannis : Il me faudra vivre avec ceci désormais : ma mère était seule au moment de mourir.

Phylé : Non ; tu te trompes.

Yannis : Qui était là ?

Phylé : Le pope est venu pour les sacrements ; j'étais là aussi avec ton ami le berger, Akritas Mikakis.

Yannis : Est-il mort lui aussi ?

Phylé : Oh ! Non, il vit ô combien ; tu sais la mauvaise graine ... Il ne devrait tarder car la nouvelle de ton retour s'est répandue.

Yannis : Ah ! Ma mère ! Hélas ! Mieux eut valu ne jamais naître.

Phylé : Elle repose en paix ; nous avons mis la pièce dans sa bouche.

Yannis : (la prenant dans ses bras) Merci ! (tombant à genoux et enserrant les genoux de la jeune femme dans ses bras) Jamais plus je ne repartirai.

Phylé : (levant la tête, les yeux au ciel) Bien sûr que si, tu repartiras. Pas tout de suite mais tu repartiras. Ulysse l'a bien fait pour visiter les peuples qui ne connaissent la mer.

Yannis : Le peu que je possédais, je l'ai perdu et je reviens sans même mes chaussures. Je suis pauvre ; personne ne voudra de moi.

Phylé : Tu es célèbre, Yannis. Tes poésies que tu m'envoyais je les ai lues dans les cafés et les tavernes, sur les places à l'ombre des platanes, sous les treilles recouvertes de jasmin, devant la mer vêtue de ma robe rouge ; celle que je porte. Et quand je les avais lues, il se faisait comme un silence sacré ; les gens se levaient puis dansaient leur danse solitaire, ils chantaient tes mots, ils pleuraient.

Yannis : Ils pleuraient ?

Phylé : Oui surtout quand je leur disais que tu avais échappé à la mort dans un naufrage, tenant hors de l'eau, le bras tendu, tes poésies écrites dans la nuit tempêteuse. Tu es célèbre, tu es aimé, tu es riche ; tu as fait fortune par la Poésie !

Akritas : (entrant) Elle dit vrai, Yannis !

Yannis : (étreignant Akritas) Mon ami, tu es là !

Akritas : Oui, j'avais joué pour cela et pour une fois gagné.

Phylé : Tu es poète ; tu assembles les mots qui nous touchent au coeur. Comme l'enfant sur la plage récolte un à un les coquillages nacrés qui enfantent ses rêves. Pourquoi le fait-il ? Nul ne le sait. Mais il le fait, les pieds nus, le visage grave, les yeux perdus dans le lointain. Quand ils grandissent la plupart oublie et toi tu n'as point oublié. Qui sait si tu ne nous rêves pas ?

Akritas : Peut-être est-ce seulement le rêve du chien jaune ?

Phylé : Tais-toi ! (un silence)

Yannis : (à Akritas) Tu as gardé ton troupeau ? Tu as toujours tes chèvres que tu menais paître ici ?

Akritas : Non. Je ne l'ai plus ; je les ai vendues peu de temps après ton départ à un homme de Sparte. Je me disais qu'elles seraient bien là-bas. J'avais besoin d'argent.

Yannis : Mais pourquoi ?

Akritas : Afin d'accompagner cette femme dans tout le pays. Ce qu'elle t'a dit demeure vrai : elle a récité tes textes du Nord au Sud, de Ioannina jusqu'à l'Eubée. Nous avons pris des bateaux pour les îles de la brumeuse Thasos à Chypre, de la Crète à Ithaque. Et aujourd'hui, du prix des chèvres, il ne me reste plus rien. C'est un somptueux désastre ! (il rit)

Phylé : Tu vois, Yannis, nous t'avons attendu mais non sans rien faire.

Yannis : Comment vais-je pouvoir vous rendre tout ce que je vous dois ?

Akritas : Tu plaisantes ! Tu ne nous dois rien ; au contraire c'est bien nous qui devrions payer pour ce que tu as donné aux tiens.

Phylé : Il te suffira de poursuivre ta tâche de poète ; de nous offrir jour après jour ce que les riches d'habitude gardent pour eux.

Yannis : Je le ferai. (un silence) Est-ce tout ?

Phylé : Bien sûr que non.

Akritas : (s'interposant entre Yannis et Phylé) Tu vas, cette fois, le laisser en paix.

Phylé : Ecarte-toi, vieil homme. Sur le chemin qu'a pris ton ami on ne rencontre que les dieux.

Akritas : Maudits soient les dieux !

Phylé : Tu désires vraiment mourir ?

Akritas : Glorieusement si possible.

Phylé : Même cela te sera refusé si tu défies les dieux.

Yannis : (écartant doucement son ami) Laisse-moi faire, berger. Je t'écoute, jeune fille.

Phylé : Je te propose, une dernière fois, de connaître les signes ; de lancer les dés.

Yannis : Pour quelle raison le ferais-je ?

Akritas : Ne l'écoute pas Yannis. Partons ; nous trouverons bien à échapper au sort funeste qu'elle te réserve. Refuse.

Phylé : Si tu acceptes de connaître les signes, tu accompliras ta destinée.

Yannis : Est-ce si important ?

Phylé : Plus que tout pour le poète.

Yannis : J'étais plus heureux sans connaître la gloire. Je voulais simplement revoir ma patrie et les miens. Or toi qui manie les signes, les dés blanc, noir et rouge, tu m'avais prédit des tumultes à venir. Je ne souhaite plus ces disgrâces ; je souhaite le repos, la beauté ; ta beauté.

Phylé : Il convient de la gagner.

Akritas : Je le savais. Refuse, Yannis. Si tu repars, à ton retour je serai sous la terre.

Phylé : (sibylline) Qui te dit que les signes seront néfastes ?

Yannis : Un instant je veux croire qu'ils ne le seront . Ainsi je construit mon rivage comme une prière aux dieux. Non, ils ne sont toujours cruels, à l'affut des faiblesses des hommes. Si tel était le cas, ils mériteraient le mépris puis l'oubli.

Phylé : Que comptes-tu faire des jours inanimés ? Ne plus te consacrer à ce que tu sais accomplir ? A ce compte tu ne me verras plus.

Akritas : Elle te ment, Yannis. Tu sais aussi bien que moi que la beauté est une malédiction des dieux. L'amitié seule peut consoler les êtres d'un monde méchant et mensonger. Pour toi j'ai fait des sacrifices parce que tu racontes l'âme du pays. Tu sais, avec les mots que tu tresses, dire ce que nous autres, les faibles, ressentons. Nous autres enfouis dans cette terre obscure, sales de notre travail quotidien ; nous autres les déshérités qui sortons de la glèbe pour te dire : « Que feras-tu pour nous ? Les puissants nous écrasent et nous méprisent, prennent nos enfants pour la guerre, les épuisent au travail pour juste subsister. Que feras-tu, toi le poète qui désormais sera au chaud ? ». (un silence)

Yannis : Jamais je ne trahirai l'amitié. Tant que la neige tombe sur mon pays l'hiver, que les fleurs reviennent au printemps, les oiseaux tiennent dans ma main.

NOSTOS

Mon Pays, île perdue au sein du vaste monde,
fruit doré que je cueille dans un rêve d'encens
tu m'imposes ton ciel de misère et de gloire
maintenant que mes cheveux sont blancs.

Tu racontes ta paresse, tes vertiges ensorceleurs
moi qui t'ai trahi pour mieux te retrouver
paraît-il, en ce balancement, cette quête illusoire
de mes amours inassouvies.

Et dans ces jours de solitude vécus sans toi
au milieu d'orgueil tapageur ou d'ivresse stupide
tête accablée de mauvais vin
j'ai failli t'oublier pour un reflet doré.

Mais comment te décrire mon retour ?
Cent batailles perdues ne le pourraient
moi qui voulais pour moi tes palais
j'accepte désormais la plus humble mesure.

Pays mien que la nuit puissante recouvre
je reviens vers toi après avoir appris
que le regard doit se poser sur ta face illustre
compter chacun de tes épis de blé.

Chaque pas que je fais désormais s'accompagne des
morts
des rêves enfouis, des douces nostalgies
chants d'oiseaux épris de ton honneur
de l'eau qui coule en toi, ouvrant mon coeur épris.

Et ainsi je reviens plus pauvre qu'avant
mais après tout, au sommet de ta beauté parfumée
laisse-moi mêler ta poussière à celle de mes songes
ouvre-moi tes bras qui dans ma tristesse m'ont tant
manqué.

(un silence)

Pour le pays, pour l'amitié je vais te demander les signes,
jeune fille.

Akritas : Non. Il ne faut pas.

Yannis : (prenant Akritas par la nuque) Laisse-moi faire, mon ami. Si tu as confiance en le poète que je suis ; laisse-moi interroger les signes.

Akritas : Tu vas nous mener à notre fin.

Yannis : La Poésie n'a ni commencement ni fin ; le sais-tu ?

Akritas : Peut-être dis-tu vrai mais j'ai envie de vivre les quelques années qui me restent dans la dignité ; avec un toit sur ma tête, sans avoir peur du lendemain, la faim au ventre. J'ai eu faim, autrefois, durant la guerre ; faim à crever. J'ai eu faim en prison. Cette prison qui a le nom d'une île. Ne me condamne pas à ce déshonneur.

Phylé : Es-tu décidé, Yannis ?

Yannis : (en retournant vers elle) Oui j'ai pris ma décision. Lance tes dés. (Akritas tombe à genoux, accablé et Phylé reprend le même jeu que précédemment en criant HECATON HELLAS ! Yannis écarte les bras et lève les yeux au ciel. Il se fait un grand silence) Alors que disent les signes ?

Phylé : Tu ne devines point ?

Akritas : (se relevant bien droit) Crache nous tes sentences, maudite femme !

Yannis : Dois-je repartir ?

Phylé : Non.

Yannis : Est-il question de mort ?

Phylé : Non. Ni pour lui ni pour toi.

Yannis : Alors que disent ces dés blanc, noir et rouge ?

Phylé : Vie, amour et printemps.

Akritas : Je n'ose y croire. Es-tu sûre ?

Phylé : On ne relance jamais les dés une seconde fois, vieil homme.

Yannis : (se tournant vers Akritas) Connais-tu désastre plus parfait ? (il rit et se met à danser en tournant sur lui-même)

Akritas : Tu as triché, femme.

Phylé : Bien entendu.

Akritas : Pourquoi l'as-tu fait ?

Phylé : À ton tour, tu ne devines point ?

Akritas : (riant) Je crois savoir. (il se met lui aussi à danser)

Phylé : Ainsi sont les retours ; parfois ils finissent heureux. Parfois ils réunissent ceux qui s'aiment. (elle se met à danser. Leur danse doit s'accompagner d'un morceau de musique joué au bouzouki. Peu à peu Yannis se rapproche de Phylé et ils dansent ensemble en tournant l'un autour de l'autre. Puis ils cessent tous de danser.)

Yannis : Je vais parcourir le pays comme vous l'avez accompli pour dire mes poèmes ; viendras-tu avec moi ?

Phylé : Le veux-tu ?

Yannis : Plus que tout.

Phylé : Et quand tu auras terminé que feras-tu ?

Yannis : Je m'installerai quelque part ; quelque part sur un rivage déployé sous le ciel immuable. La lumière en rognera les pierres une à une pour en faire un seuil de cristal. Il n'y aura personne sauf toi et moi dans mes pensées béantes, aussi célèbre que le roi d'Asiné au masque d'or. Là-bas seront les prairies d'asphodèles et nous les parcourrons tous deux, moi l'aurige qui a gagné la céleste course, toi l'aimée qui a pris mon coeur pour en faire du marbre immaculé.

Phylé : (se pressant contre Yannis et avec flamme) Je serai avec toi !

Akritas : Alors souhaitons que dure le voyage, Yannis ; que la lune éclaire longtemps ton visage et le soleil réchauffe nos membres assoupis.

Phylé : (se séparant de Yannis et s'adressant à Akritas) Il est presque midi ; bientôt il n'y aura plus d'ombre. Viens, vieil homme ; laissons-le seul. (ils sortent)

Yannis : Ce rivage ... Ce rivage j'y déposerai la rose pour la déesse puis je prendrai le chemin vers l'accomplissement. (la lumière devient plus forte) Voici midi, radieux instant des chemins de lumière, des sources partagées et du songe

d'amour ailé. Chacun des oliviers se penche vers la mer, cherchant son ombre absente ; moment d'enchantement que rythment les cigales. Ces idoles de bois sont éternelles, elles n'ont cure d'un quelconque savoir ; même les dieux, s'ils existent, elles les ignorent. Seule compte la lumière sur leurs feuilles d'argent, la caresse du vent léger, l'instant de paix qui nous est accordé au milieu du pays immobile. Les villes tomberont en ruines, les hommes seront couchés dans leurs tombeaux que ces troncs vivront encore parcourus d'une sève mystérieuse en leurs veines cachées. (un silence. Tout le décor disparaît et Yannis reste seul au centre de la scène vivement éclairée)

Mon histoire s'achève. Ai-je rêvé ceci ? Suis-je un nageur mort dans cette rivière d'argent dont tout le ciel se pare ? Et s'il en est ainsi qu'elle femme divine me donnera naissance à nouveau ? (il lève la tête vers le ciel et tourne sur lui-même ; les touristes paraissent lentement depuis le fond de la scène).

Gloria : Sommes-nous sûrs de ce chemin ?

Juliet : La jeune femme a dit de le suivre vers cette adresse. Quel nom au juste ?

Ryan : Aïdonea Pylartès.

Paco : Si je me souviens bien Aïdoneus n'est autre qu'un des noms d'Hadès.

Gloria : Et alors ?

Juliet : Simple coïncidence.

Ryan : Admettons. (un silence) Soudain je n'ai plus faim du tout.

Paco : Moi non plus.

Juliet et Gloria : Nous aussi. Ah ! Mais voilà notre ami, le gardien du dépôt!

Yannis : Je vous salue, vous tous. (ils l'entourent)

Paco : Vous êtes un rapide, l'ami. On vous croyait encore en bas.

Ryan : Les Grecs connaissent tous les raccourcis, tous les sentiers.

Juliet : Vous nous accompagnez chez Aïdonea Pylartès ?

Yannis : Non ; je ne crois pas. Pas encore du moins.

Gloria : A-t-elle de bonnes choses à manger ?

Phylé : (entrant en scène) Vous pouvez y compter ! Allez venez je vais vous y conduire sur l'heure. (elle les rassemble rapidement avec de petits gestes précis, comme on le fait avec le bêtes d'un troupeau) Allons, allons, ne perdons point de temps.

Gloria : À bientôt, monsieur.

Juliet : Nous ne connaissons pas même votre nom.

Yannis : Je me nomme Yannis.

Paco : À bientôt, Yannis.

Ryan : Si vous venez en Irlande et que vous passez par Limerick, je vous montrerai notre magnifique horloge ...

Gloria : Juliet et moi sommes de Leeds en Angleterre.

Paco : Moi de Santiponce près de Séville ; vous y serez bien reçu.

Phylé : Voulez-vous bien vous presser ! La belle Aïdonea n'attend jamais pour servir le repas. (ils sortent. En se retournant vers Yannis) Yannis ne réveille donc le chien ; il nous rêve peut-être... (elle lui lance un baiser et sort)

Yannis : Le chien ... Qui se soucie d'un chien jaune, couvert de puces qui fait sa sieste au soleil de midi, là-bas sur la place ? (il rit) Le chien de Broronia ... (gravement) Non, en vérité ce chien n'est pas à moi. (la scène s'obscurcit progressivement)

NOIR ET FIN

Ce n'est pas celui qui dit je suis brillant qui remporte l'épreuve : c'est celui qui est aimé des dieux. Pour ceci les mots comptent un à un comme les gouttes d'eau. Cette pièce de théâtre a été écrite à Castres et achevée le 9 février 2018. Elle est dédiée à Irène Papas ainsi qu'à Angélique Ionatos.

S.I.C

Conclusus Est

Aetas LXIII

